safac
N° 84
12 FF

Folklore de Champagne

LA CRAIE A CHÉPY

M. André Gerdeaux.

Bulletin trimestriel

Société des Amateurs de Folklore et Arts Champenois

Rumilly-lès-Vaudes
10260 Saint-Parres-lès-Vaudes

Gérant
Jean Daunay

Conseiller technique
Gilbert Roy

Conseiller rédactionnel
Jean Déguilly

C.C.P. Safac 16.832.44 U Paris

Abonnements

De soutien	70 F
Simple	60 F
Etranger	80 F
Bienfaiteur	100 F

Points de vente

Jean Daunay
Rumilly-lès-Vaudes
10260 Saint-Parres-lès-Vaudes

Au Point du Jour
1, rue Urbain-IV 10000 Troyes

JUILLET 1983

numéro 84

LA CRAIE A CHEPY

Enquête
André Gerdeaux

Photos
André Gerdeaux
Abbé Viart

Imprimerie NÉMONT S.A.
10200 BAR SUR AUBE

Dépôt légal 3e trimestre 1983
Commission Paritaire nº 53025

Reproduction interdite
sauf autorisation de l'Editeur

MERCI !

Merci à tous ceux qui, lors du renouvellement de leur cotisation, ont ajouté quelques mots aimables, de vœux, de félicitations, d'encouragements.

Ces quelques mots ne sont pas passés inaperçus.

Que tous nos correspondants sachent bien que les responsables de la Safac sont heureux et fiers de ce « courant » qui passe entre eux et les lecteurs de la Revue. C'est un peu leur souci de faire en sorte que le dialogue continue entre l'Association et ses Adhérents.

Pour que vive réellement la Safac. Pour qu'elle ne soit pas seulement prestataire de services, mais reflète, du mieux qu'elle pourra, une communauté de recherche, de travail et de vie.

Photo de couverture :

I. La craie à Chépy (Marne).

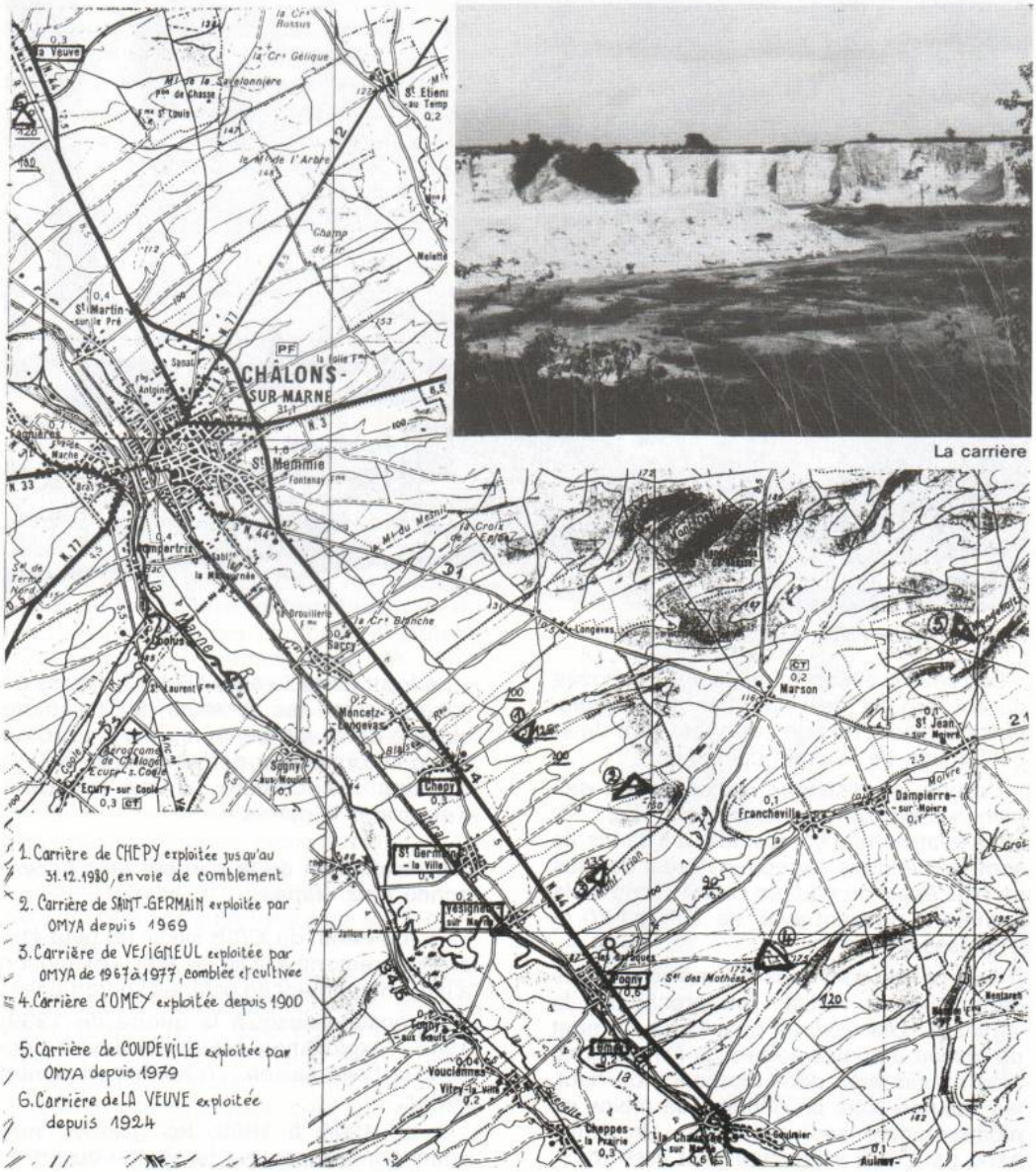
EXPLOITATION ARTISANALE DE LA CRAIE EN CHAMPAGNE CHALONNAISE

La craie du sous-sol champenois n'a pas partout la même composition (le taux de carbonate de calcium, d'oxyde de fer, de silice varie sensiblement), ni la même texture (la proportion de ses composants : coccolithes, coquilles de foraminifères, est fort variable), ni la même structure (assemblage des composants : porosité orientée ou alvéolaire...). De ces différences dépendent ses propriétés : finesse, tendreté, pureté, blancheur, etc.

La craie exploitée en Champagne châlonnaise a des qualités de finesse, de pureté, de résistance à la compression, de compacité, d'homogénéité et de blancheur telles qu'elle a été recherchée très tôt pour *la construction, le sciage* et *la production de poudre.*

Nous nous proposons d'étudier la carrière de craie de Chepy qui fut exploitée par des *artisans-carriers* jusqu'en 1980, et les différentes utilisations de cette craie.

La carrière



LE FRONT DE TAILLE DE LA CARRIÈRE DE CHÉPY

Front de taille. Fin d'un chantier

Les deux premiers mètres sont composés du sol, produit de l'altération de la craie, puis de plaquettes de craie résultant de la gélifraction de la craie compacte.

Ensuite, on distingue, séparées par des plans subhorizontaux assez nets, des couches relativement compactes : *les bancs*. Ils sont, à quelques exceptions près, de plus en plus épais de haut en bas. Au fond de la carrière, il peuvent avoir de 1 m à 1,20 m d'épaisseur.

Ces bancs sont plus ou moins fissurés dans le sens vertical (ou proche de la verticale). *Les fissures* principales forment un *réseau* à angles voisins de l'angle droit. Très abondantes dans les bancs du haut, les fissures sont, en général, de moins en moins nombreuses vers le bas. Un même banc peut être irrégulièrement fissuré.

Le front de taille a de 10 à 17 mètres de hauteur selon les secteurs de la carrière ouverte dans une pente légère. Il a grosso modo la forme d'un demi-cercle de 600 m de long. La carrière a une superficie d'environ 5 hectares.

L'exploitation de la carrière de Chepy a connu *trois étapes :*

1. du début du XVIIIe siècle (et peut-être antérieurement) à la fin du XIXe : l'extraction a lieu uniquement en galeries souterraines ;

2. ensuite, jusqu'à la guerre de 1939-1945, l'exploitation est à ciel ouvert pendant la belle saison, en souterrain durant l'hiver ;

3. de 1945 à 1980, les galeries sont abandonnées, tout se fait à ciel ouvert.

EXTRACTION DE LA CRAIE A CIEL OUVERT

Ce mode d'exploitation a dû être pratiqué autrefois simultanément avec le mode souterrain.

Les carriers étaient à la fois carriers et laboureurs ou ouvriers agricoles. Les champs proches des villages champenois installés dans les vallées étaient les seuls cultivés parce que les seuls amendés au fumier. Quand le carrier possédait l'une de ses parcelles, sur une croupe où la craie est bonne, il en cultivait le sol et exploitait le sous-sol en galeries. Loin des villages, les terres restant incultes, il en coûtait moins d'ouvrir une carrière à ciel ouvert.

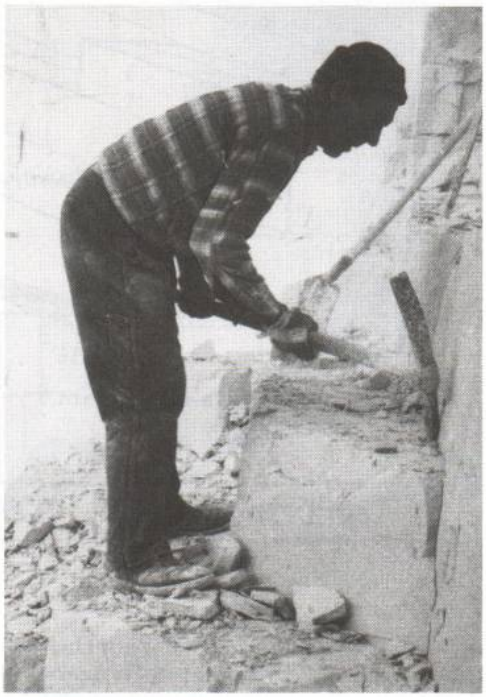
Les carrières de craie ont été ouvertes sur le haut des ondulations de la plaine. C'est là que se trouve la craie la meilleure pour la construction, le sciage et la production de poudre de qualité. C'est là que se trouvent les bancs les plus épais et les plus compacts.

Le chantier.

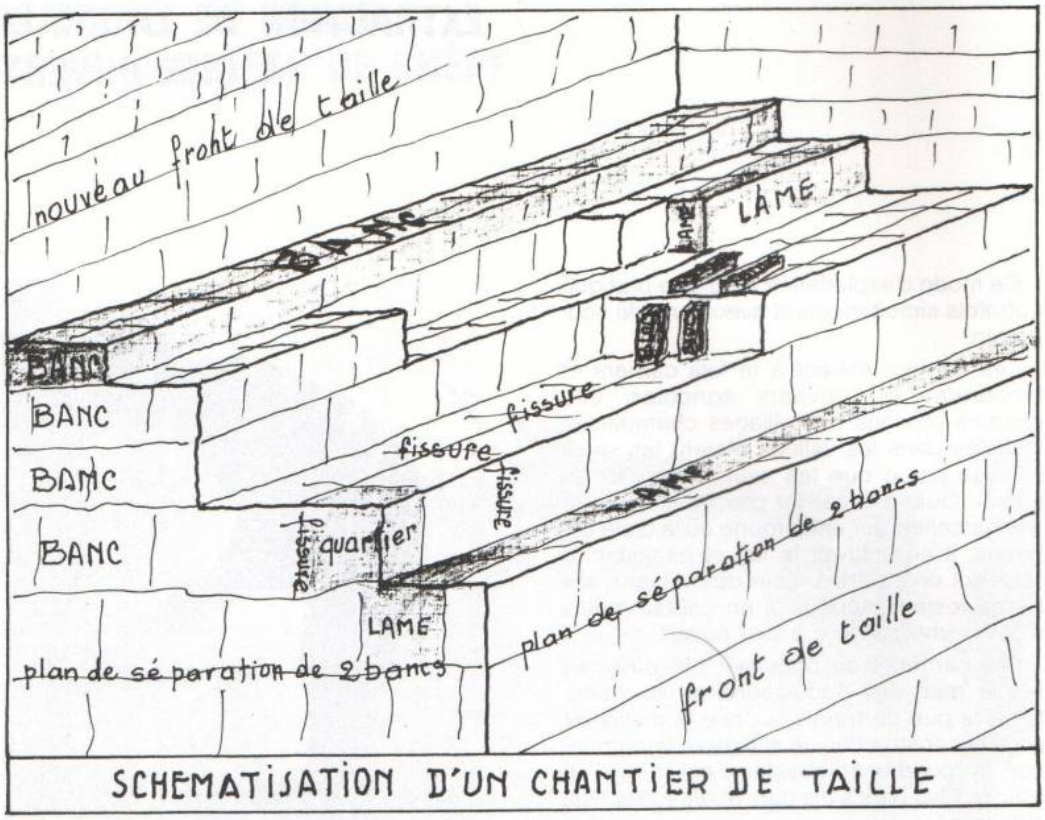
La préparation du chantier est le *décomblage* qui s'opère en hiver. Il consiste à retirer les deux mètres supérieurs. La terre végétale est épandue sur le champ voisin. La graveluche et les plaquettes de craie serviront à l'empierrement de chemins. Le décomblage dégage un rectangle de 10 à 15 m de longueur parallèle au front de taille sur 4 à 5 m de largeur.

Le temps des gelées passé, l'exploitation commence. A quinze mètres au-dessus du fond de la carrière, deux hommes entament, à la pioche, le premier banc de faible épaisseur et fort fissuré. *La pioche* est en réalité un pic-pioche à manche court, d'un poids total d'environ 3 kg. La *pioche* décolle les moellons, *le pic* les déplace. Les fissures parallèles au front de taille divisent le banc en *lames*. Lame après lame, les carriers progressent dans le sens horizontal, de banc à banc, dans le sens vertical, en tirant le meilleur parti des fissures. Un chantier ressemble à un grand escalier de 3 ou 4 marches.

Jusqu'à une profondeur de 7 à 8 m, les produits de la taille sont remontés en haut de la carrière. Un moteur Bernard entraîne le câble d'un *treuil*. A l'extrémité du câble est accroché un croisillon de fer auquel est suspendu un plateau de bois, benne rudimentaire de 200 kg de charge utile. L'un des carriers charge la benne. Par une



Le travail de la pioche



SCHEMATISATION D'UN CHANTIER DE TAILLE

échelle de fer, l'autre va commander le treuil qu'il fait pivoter à l'arrivée de la benne. Il décharge celle-ci sur un wagonnet plat. La benne redescend sur le chantier où le premier carrier la remplit pendant que son coéquipier pousse le wagonnet le long d'un tas de séchage sur lequel il range les morceaux de craie.

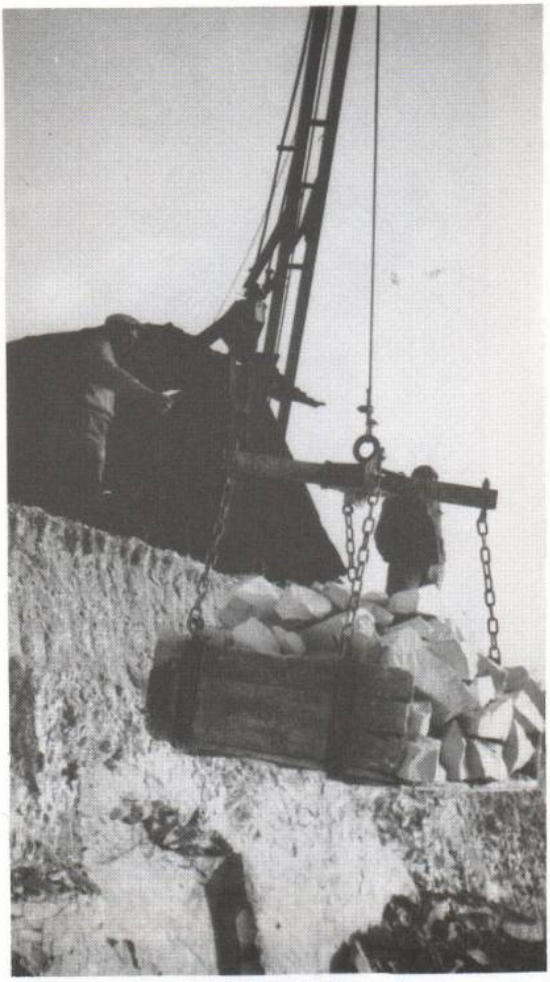
La pelle glisse à la surface des bancs et pousse les éclats de taille qui tombent au pied du front de taille.

A partir de 7 ou 8 m, les morceaux sont basculés vers le bas où les éboulis amortissent leur chute. Ils seront rangés en tas de séchage sur le fond de la carrière. Pour les charrier, les carriers se servent de wagonnets plats sur rails et d'un tracteur armé d'une pelle qui charge le plateau d'un petit camion. Pour transporter les blocs, l'un d'eux dispose d'un tout petit tracteur avec plateau, à trois roues, dénommé Virevolt.

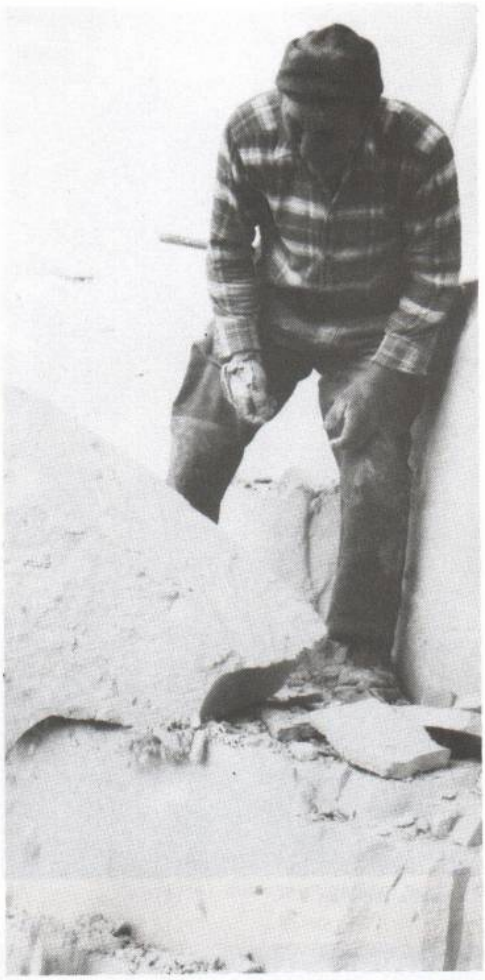
L'outil le plus employé est *la hache*. Conçue pour la taille de la craie en carrière, cette hache était fabriquée, comme les autres outils des carriers, par le forgeron du village. D'un côté, *un pic*, à l'opposé, *un tranchant*. La partie métallique mesure 44 cm, le manche environ 1 m. L'ensemble pèse un peu plus de 4 kg. Dans les parties compactes des bancs épais, la hache divise les lames en *quartiers*. Perpendiculairement à la longueur de la lame, *le tranchant* fait *une entaille en V*. Au fond du V, *le pic grave une gorge* profonde de 8 à 10 cm. Pour faciliter ce creusement et éviter un éclatement prématuré et gauche, le carrier verse, dans l'entaille, de l'eau qui ramollit la craie. Enfin, par un coup bien appliqué dans la gorge, *les joues du tranchant* font éclater la lame, le plus souvent dans le plan vertical souhaité. Alors *la barre à mine* entre en jeu pour décoller et déplacer les quartiers ou *les blocs et moellons* que la hache a taillés dans les quartiers. Pour le carrier, la barre à mine est la *pince*. La plus employée pèse 7 kg, mais il en est de 15 et même 21 kg.

Les produits de la taille.

Blocs et moellons sont les deux sortes de produits de la taille. *Les blocs* sont les morceaux les plus grands, les plus gros. Ils peuvent mesurer 70 à 80 cm sur 30 sur 25 cm et peser plus de 100 kg. Autrefois, *la construction, le sciage* et *la production de poudre* par les brosses métalliques exigeaient des blocs de grandes dimensions, compacts et solides. Aussi les carriers débitaient-ils surtout de grands blocs dans les bancs épais et peu fissurés. *Les moellons* sont les autres morceaux, plus petits, taillés dans les bancs moins épais et fort fragmentés, ou les chutes de l'équarissage des blocs. Ces moellons seront broyés pour donner *la poudre* ou *blanc de craie*.

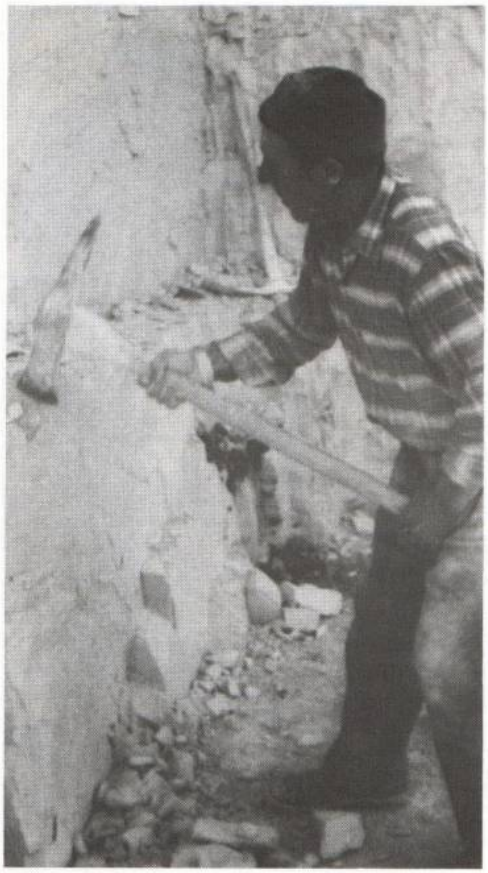


La benne monte, tirée par le cable du treuil

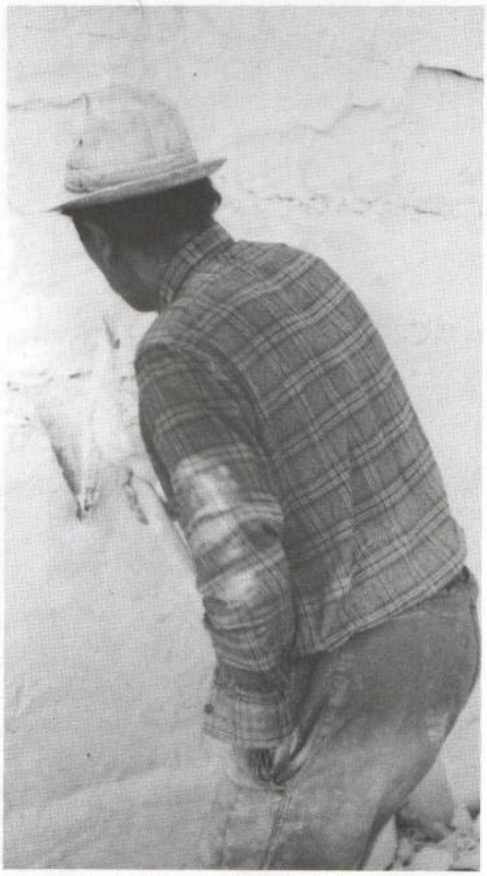


Le carrier sur le chantier de taille

Utilisation du Virevolt

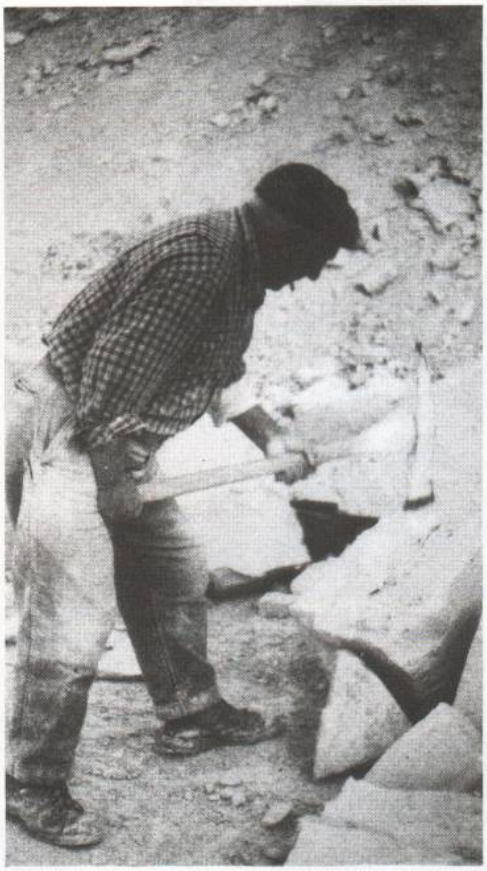


La hache taille en V

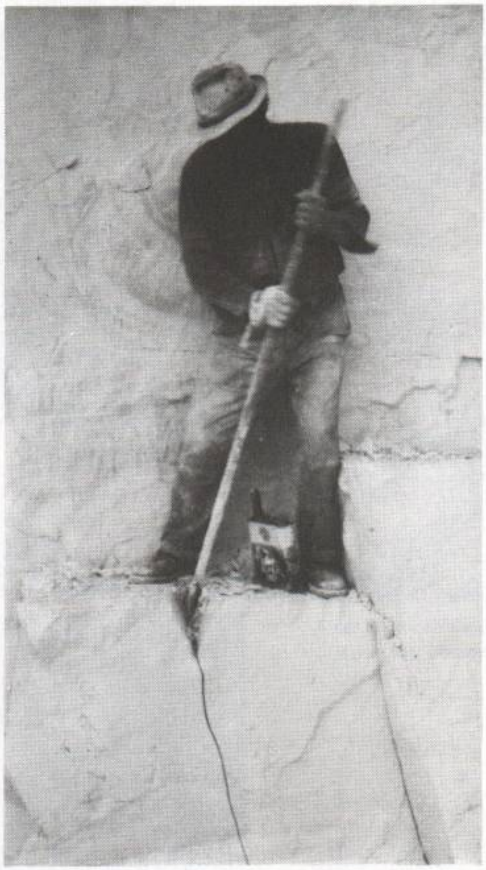


La hache « grave » le fond de l'entaille en V

Le tracteur charge le plateau du camion

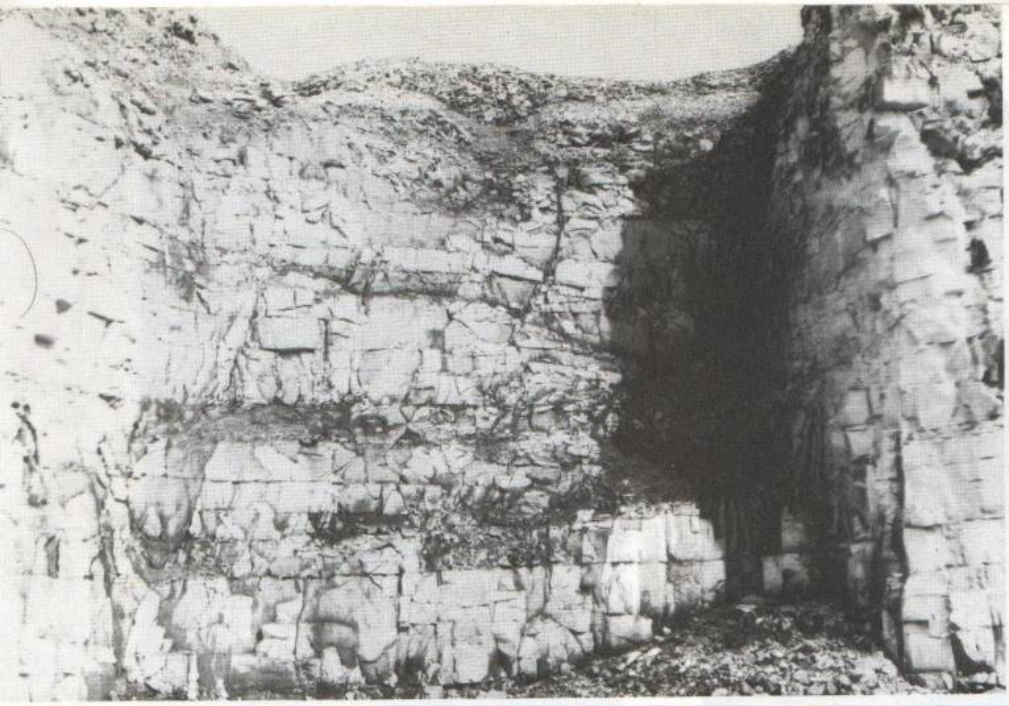


La hache fend et équarrit

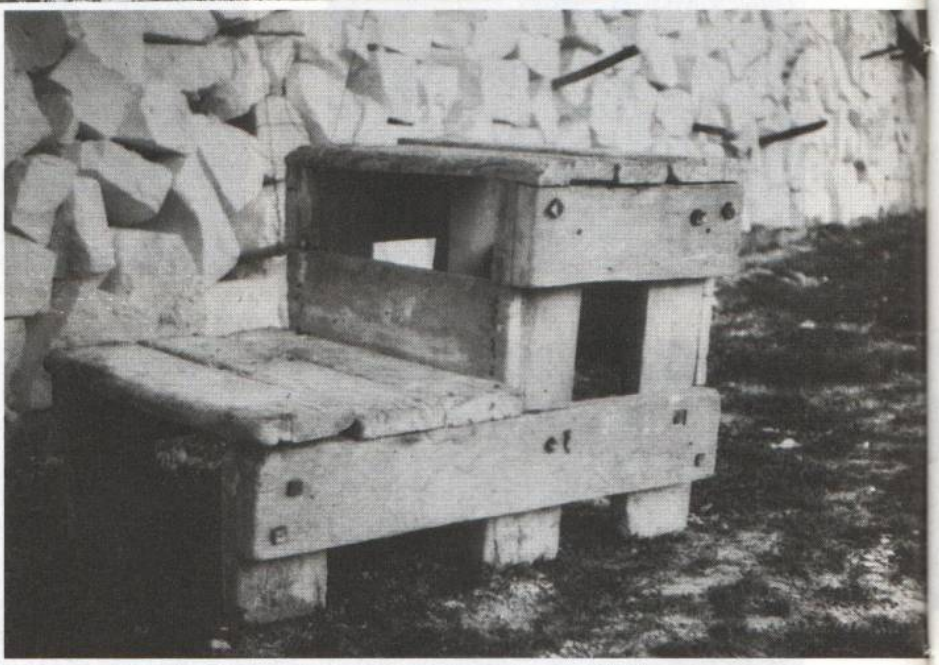


La « pince » détache et déplace les blocs.

Les carriers dressent un tas de séchage



Dernier font de taille,
dégradé par le gel



L'escabelle

Le hangar,
le front de taille, le treuil,
un tas de séchage en haut,
un autre en bas

Le séchage.

A leur sortie du chantier, blocs et moellons contiennent une quantité d'eau pouvant aller jusqu'à 20 % de leur masse. Quelle que soit leur destination, il leur fait perdre la plus grande quantité de cette *eau de carrière*. C'est dans ce but que les carriers les rangent en tas de séchage. Il faudra, selon le temps, de 2 à 3 mois pour obtenir une craie sèche.

Le tas de séchage.

Il repose sur 6 ou 8 rangées de rondins de pin. Sa section est un trapèze isocèle de 1 m au sommet, 1,80 m à 2 m à la base et de 2,50 m de hauteur. Sa longueur, variable, atteint 80 m. Il peut contenir de 300 à 400 tonnes de craie.

Au bas du tas et sur les bords, les plus gros morceaux. Au milieu et vers le haut, les moins volumineux. Entre eux des espaces assurant une bonne aération et une disposition telle que le tas ne risquera pas de s'effondrer ni de briser les morceaux de la base.

Pour hisser de gros morceaux sur le tas ou sur le haquet qui les transportait au port, l'un des carriers usait d'un auxiliaire simple et efficace : *l'escabelle*, petit escabeau robuste à deux marches, sur lequel, de culbute en culbute, les morceaux s'élevaient avec un minimum d'efforts pour l'homme.

Pour le protéger de la pluie, les carriers disposent des tôles ondulées sur le tas. Alternativement en long et en travers, elles sont fixées par des bâtons plantés dans le tas et des fils de fer. Des tôles pliées et adossées au tas reçoivent sur le sol l'eau que recueille la couverture.

En complément, un hangar de 25 m sur 5 m abrite la craie extraite à l'arrière-saison. Les grands blocs destinés à la construction ou au sciage sont rangés à part.

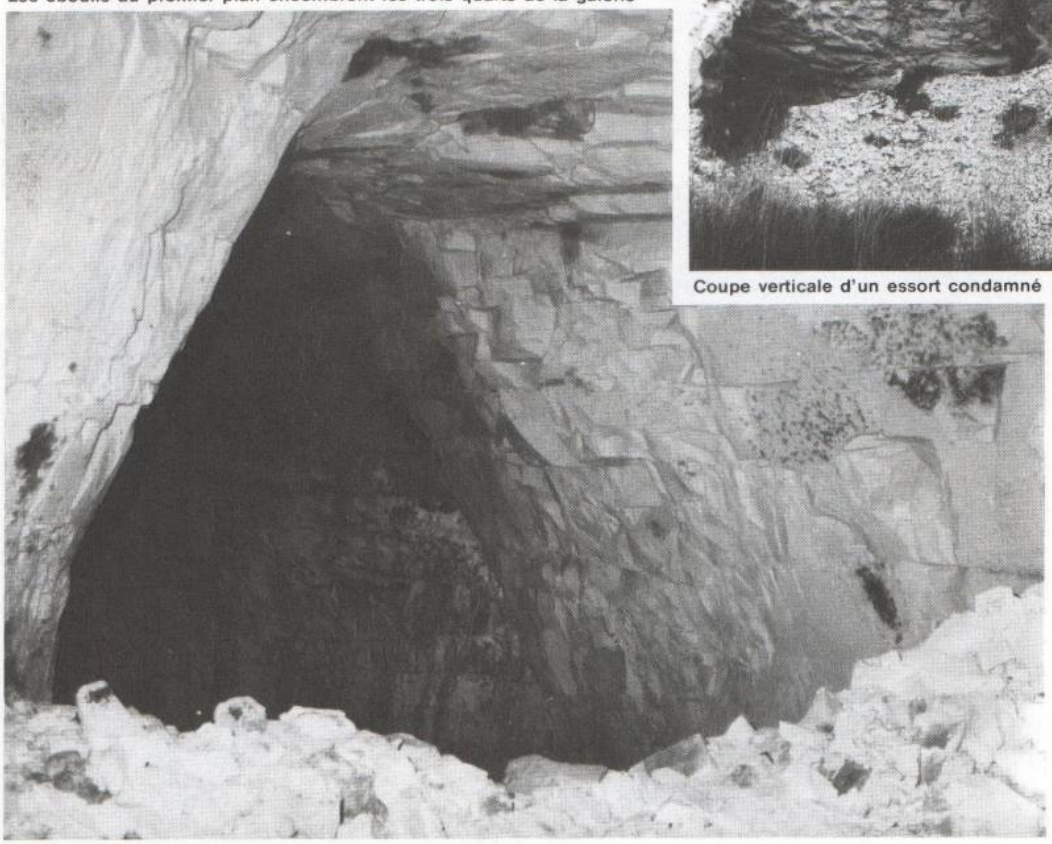
S'il gèle fort en automne, les tas dressés avec une craie gorgée d'eau souffrent des « injures du temps » et s'avachissent. La vue du dernier front de taille (1980) montre les méfaits du gel qui fait éclater la craie, interdisant l'exploitation à ciel ouvert en hiver.

Les carriers, devant un tas de séchage

De l'intérieur d'une galerie,
vue prise vers le haut, de la fermeture d'un essort condamné

Coupe verticale d'un essort condamné

Vue d'une galerie.
Les éboulis du premier plan encombrent les trois quarts de la galerie



Ouverture d'une galerie.

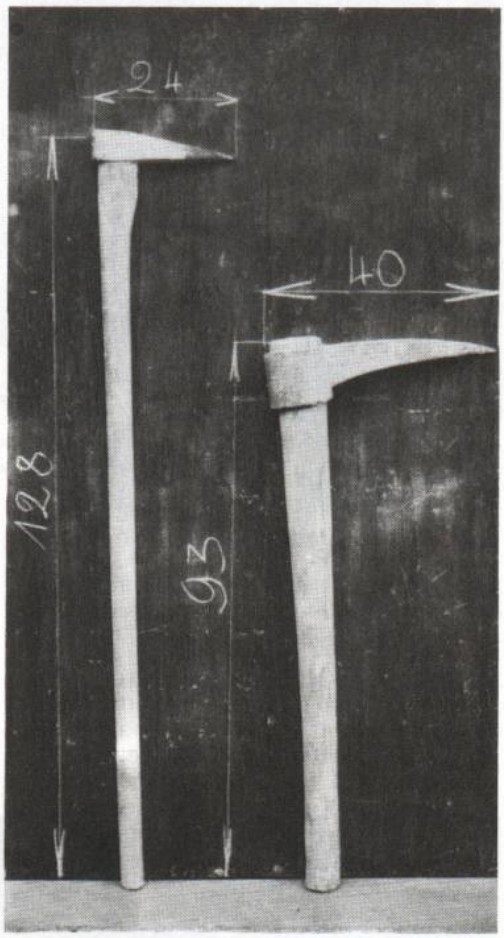
L'essort

Dans leur champ, le carriers creusent un puits d'environ 2 m sur 1 m de section, profond de 2 m. Au niveau du sol, des blocs encadrent l'orifice du puits. Un treuil est campé à son aplomb pour remonter les déblais. A partir de − 2 m, le puits s'évase jusqu'à − 4 ou − 9 m, selon les secteurs de la carrière. A ce niveau, les bancs épais et compacts sont atteints qui fourniront les blocs de dimensions convenables. Pour les carriers, le trou creusé jusqu'à cette profondeur est *l'essort* (vieux français signifiant l'issue). Cet essort assurera *l'aération* des galeries, laissera passer quelques rayons de lumière solaire et c'est par lui, qu'au printemps, sera remontée la production hivernale. Pour la nuit, un volet le fermera et une barrière en interdira l'approche. Quand il ne sera plus utilisé, les carriers le fermeront au niveau − 2 m environ en posant, sur la craie compacte, de grands blocs à angle droit qui seront recouverts de terre.

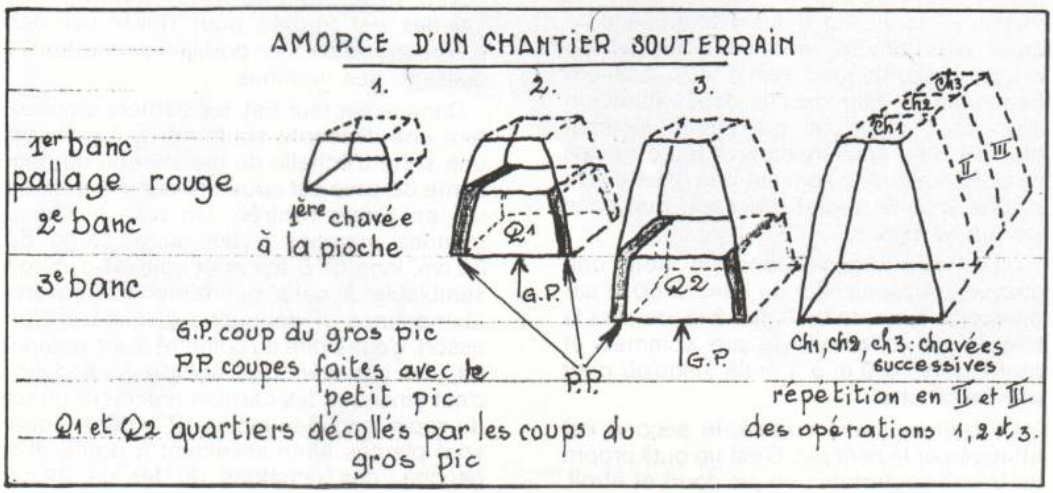
La galerie.

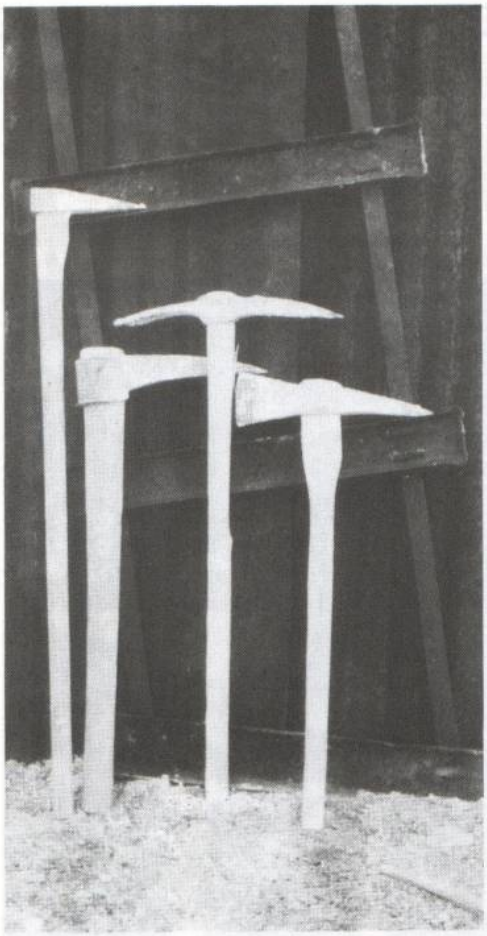
A l'aplomb de l'essort, au niveau − 7 m par exemple, les carriers ouvrent le premier chantier en exploitant 2 ou 3 bancs. Ils arrivent ainsi au niveau − 8 ou − 8,50 m. Là, suivant l'orientation des fissures principales, ils choisissent la paroi dans laquelle ils vont ouvrir la galerie.

La section de la galerie aura à peu près la forme d'une ogive tronquée de 0,80 m à 2 m



Le petit pic et le gros pic





Les quatre principaux outils du carrier. Outre les pics, la pioche et la hache

au sommet, de 6 à 10 m à la base, haute de 8 à 12 m. Si les bancs traversés sont compacts, l'ogive sera large. Si les fissures sont nombreuses, les lames étroites, les risques de chute de blocs obligent alors à serrer l'ogive au sommet et à la base. Le maître carrier connaît sa craie.

Le choix de la paroi étant fait, les carriers «chavent»; ils font une *chavée* : avec la pioche, ils creusent le premier banc au niveau −7 m. A Chepy, il existe un banc de craie plus tendre, dénommé *le pallage rouge*, probablement parce qu'il contient beaucoup de marcassites dont l'altération libère de l'oxyde fer qui colore la craie en ocre. C'est souvent dans ce banc que les carriers ouvrent le sommet des galeries : la pioche y pénètre plus aisément que dans les autres bancs.

La pioche creuse donc un trou, une chavée, de l'épaisseur du banc (0,60 m par exemple), large de 0,80 m à 2 m (ce sera la largeur de la galerie à son sommet) et profond de 0,80 m à 1 m (là jusqu'où peut aller la pioche).

Le premier banc creusé, le second est attaqué par *le petit pic*. C'est un outil propre au travail souterrain : un pic court et étroit, un long manche (1,28 m), le tout pesant 2,5 kg. Le petit pic creuse, sur les côtés de la chavée, *une coupe*, gorge de 5 à 10 cm de largeur sur l'épaisseur du deuxième banc et la profondeur de la chavée. Les parois de la galerie sont ainsi dessinées en forme d'ogive par cette petite coupe et un quartier se trouve détaché des parois. Un puissant coup du *gros pic* décolle le quartier du banc sur lequel il repose. *Ce gros pic* est un outil de cyclope. Il pèse 7,5 kg et ne peut être manié que par des bras solides et habiles. La hache et la pince débitent ensuite le quartier, les blocs étant gerbés contre la paroi opposée.

Le troisième banc est exploité de la même manière. Une seconde chavée est creusée dans le premier banc, dans le prolongement de la première. Puis les 2e et 3e bancs sont exploités; une 3e chavée... etc. De cette manière, le 2e chantier est amorcé. Alors les carriers conduisent leur premier chantier jusqu'au niveau allant de −12 à −20 m, selon les secteurs de la carrière, suivant la technique appliquée à ciel ouvert, en escalier, de banc en banc, de lame en lame.

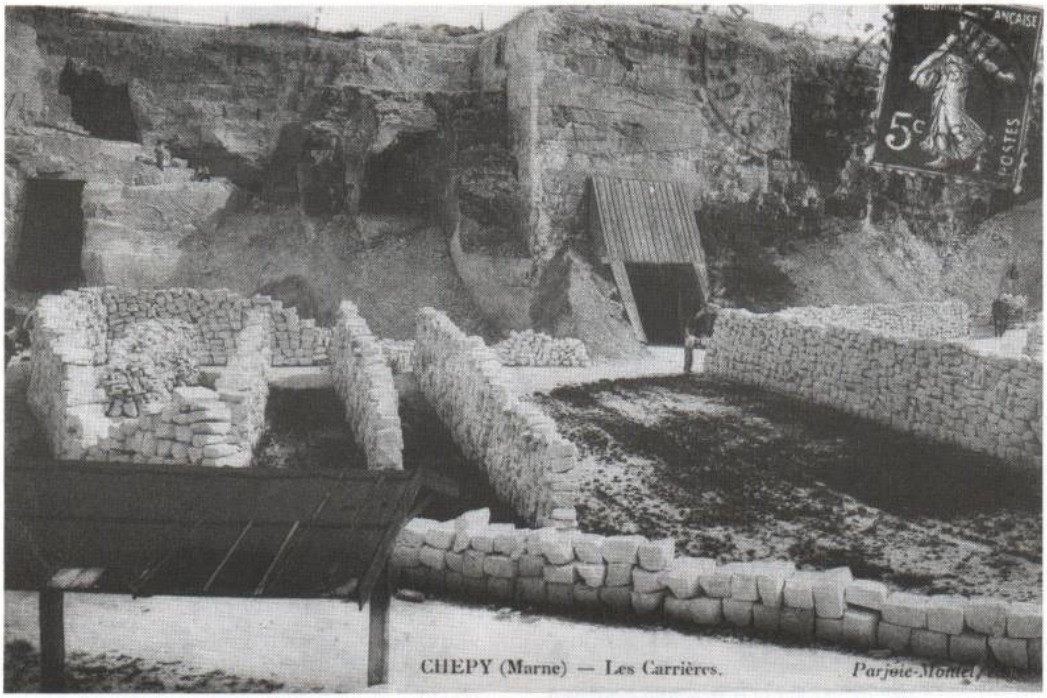
Le premier chantier terminé, à l'aide d'une échelle, ils se hissent sur l'amorce du second d'où ils vont ouvrir le 3e chantier avant d'exploiter le deuxième. Ainsi sera toujours préparé l'amorce du chantier suivant.

Les blocs sont empilés sous l'essort où ils demeurent jusqu'au printemps. La température des galeries (que les carriers nomment «*chapelles*» par analogie avec des nefs ogivales) est constante et voisine de 12°. Depuis le début de ce siècle, l'éclairage est assuré par la lampe à carbure (ou lampe à acétylène).

Accès aux galeries.

A Chepy, dans le secteur Ouest, au début du XXe siècle, l'accès aux galeries se fait de plain-pied avec le fond de la carrière à ciel ouvert qu'on vient d'ouvrir. L'entrée des galeries est fermée pour l'hiver par des panneaux de bois, un portillon permettant le passage des hommes.

Dans le secteur Est, les carriers empruntent une descente souterraine. Au départ, une sorte d'échelle de meunier ou de descente de cave est couverte par une cabane qui en ferme l'entrée. Un plan incliné à grandes marches y fait suite. Large de 80 cm, long de 8 à 9 m et couvert d'un toit semblable à celui qui ferme les essorts abandonnés, il débouche à la base d'un essort, c'est-à-dire au sommet d'une galerie. Là, est appuyée une *échelle à dindons*; c'est ainsi que les carriers nomment un fût de sapin long d'au moins 12 m dans lequel sont plantés alternativement à droite et à gauche, des échelons de fer de 22 cm



Vue du secteur Ouest de la carrière avec une ouverture de galerie fermée, en partie, par de lourds panneaux de bois. Tas de séchage des blocs (différents des tas actuels de moellons).

distants de 50 cm sur un même côté. Un fort madrier de 1,30, solidement assemblé à sa base, assure à l'échelle une bonne assise sur le sol de la chapelle.

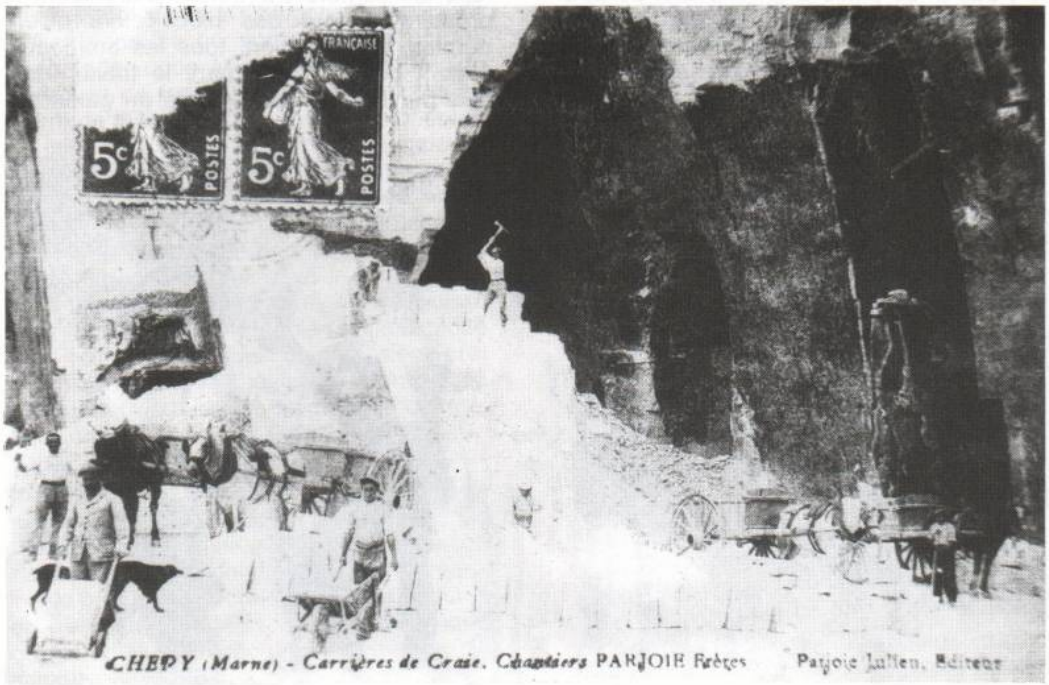
Dans les chapelles, le soutènement est naturel. Pas d'étais. Des piliers larges de 10m à la base sont ménagés aux croisements des galeries.

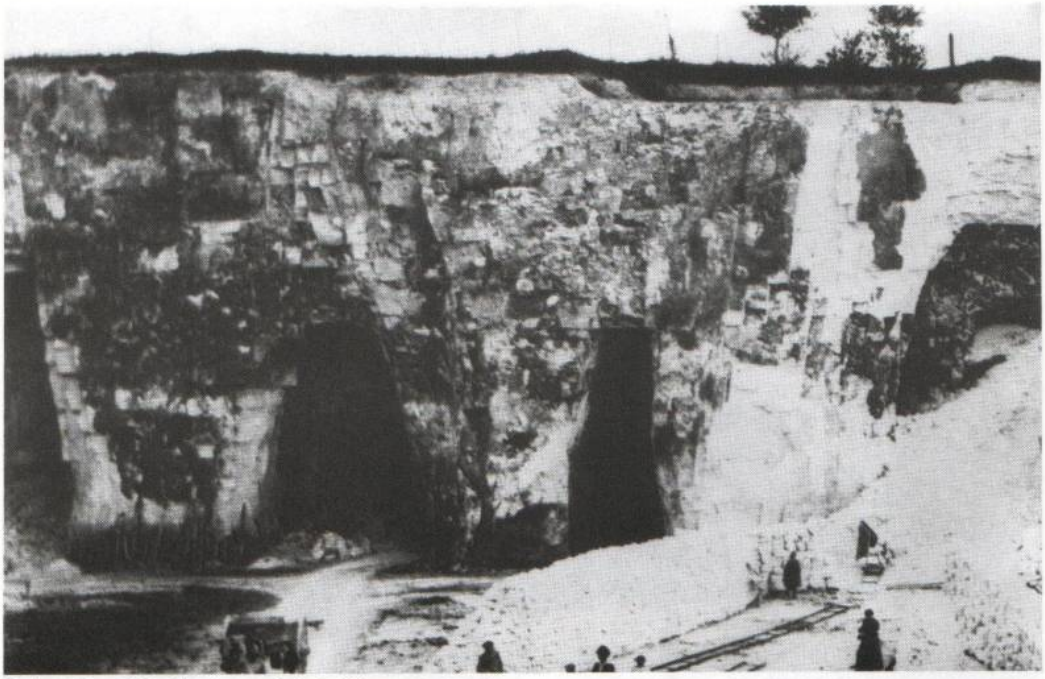
La sortie de la production hivernale.

Au printemps, les méfaits du gel n'étant plus à craindre, les carriers remontent les produits de leur taille d'hiver.

Un treuil est installé au-dessus de l'essort. A l'une des extrémités du cylindre de bois, sont assemblées deux barres de bois en

Le secteur Ouest. Sortie de la production hivernale





Secteur Ouest. Sortie des produits taillés en souterrain

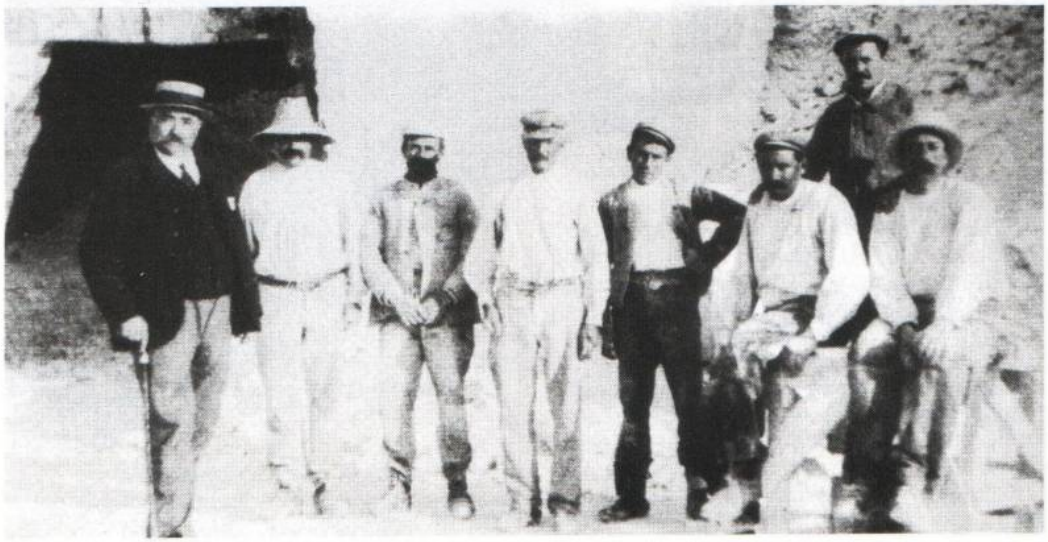
croix. Deux hommes, face à face, tirent sur les bras de ce tourniquet vertical. Le câble métallique terminé par une chaîne qui enserre deux blocs d'un poids total de 100 à 150 kg ou un bloc de plus de 100 kg, s'enroule sur le treuil. Quand les blocs sortent du puits, un homme les saisit, les dépose sur le sol et les charrie avec une brouette ou un diable près d'un tas de séchage où ils seront rangés.

Quelques améliorations ont été apportées à cette technique. Un grand et lourd volant a remplacé les barres en croix. Puis le treuil a fait place à un chevalet portant une poulie à gorge. Un cheval tirait alors le câble. Hue !... Les blocs émergent. Hô ! Un pas en arrière. Hô ! Les blocs sont sur le sol...

Dans le secteur Ouest, les panneaux qui ferment l'entrée des galeries sont retirés. Tombereaux, brouettes, diables charrient la production d'hiver qui est rangée en tas de séchage à ciel ouvert.

En un peu plus de deux semaines, la taille d'hiver de deux carriers découvre le ciel par l'essort, soit de 250 à 270 tonnes, extraites en 2 ou 3 mois. A ciel ouvert, en 9 ou 10 mois, les deux derniers carriers ont extrait 2 000 tonnes de craie. Il est difficile de comparer les deux modes d'exploitation quant à la production. En effet, en souterrain, les carriers d'autrefois cherchaient à produire surtout des blocs alors qu'en dernier, à ciel ouvert, tous les morceaux étaient bons. D'autre part, le travail était plus pénible et moins rapide en galeries.

Les carriers



UTILISATION DE LA CRAIE

Pour évaluer leur production hivernale, nos deux carriers employaient une unité originale : *le bateau*. « Nous avons fait notre bateau dans l'hiver », disaient-ils.

Des années 1850 à 1956, les carriers de Chepy ont expédié une grande partie de leur production, *par péniches*, à Strasbourg, en Allemagne, en Suisse, par *le port de Chepy*. La voie ferrée, depuis la gare de Vitry-la-Ville, a complété la voie fluviale, puis l'a remplacée de 1956 à 1971.

Les charretiers, avec haquets et tombereaux, ont alors joué un rôle important. Il ont assuré les nombreux charrois de craie, de la carrière au port ou à la gare.

Une péniche transportait de 250 à 270 tonnes de craie : un « bateau » était donc bien l'unité équivalente de la production des deux carriers en un hiver.

Le reste de la production des carrières de Chepy et des carrières voisines alimentaient les ateliers du village puis ceux de Saint-Germain-la-Ville, de Pogny et d'Omey et plus tard l'usine de La Veuve.

La craie, matériau de construction.

Les premières carrières de craie ont dû fournir essentiellement de la craie à bâtir. Les églises rurales et quelques églises de villes (Saint Jean à Châlons, Rethel...) de Champagne sèche sont, pour la grande majorité, en craie. Murs de craie, cadres de portes et de fenêtres, piles et arcades en pierre de taille. Les plus anciennes ont près de mille ans. Un grand nombre de maisons rurales sont aussi en craie. Vieilles de 2 ou 3 siècles, certaines qui ont été bien entretenues ont encore bien belle apparence. La craie n'est certes pas un très bon matériau de construction. Mais c'est le seul que le sous-sol de la Champagne sèche puisse offrir. Aussi les Champenois ont-ils exploité leur craie pour bâtir, du XIe siècle (et probablement avant : église de Ponthion) à nos jours (restauration de murs de clôture, de murs d'églises...).

Les architectes des XVIIIe et XIXe siècles exigeaient que la craie fût employée bien sèche, posée sur son lit de carrière, les moellons bien jointoyés à la « chaux de cailloux ». Un badigeon à la chaux effervescente protégeait la craie contre les « injures du gel ». Un badigeon à l'acide sulfurique étendu devait empêcher la formation de salpêtre.

De 1945 à 1971, la carrière de Chepy a été la dernière carrière de la Champagne châlonnaise à produire des blocs pour la restauration d'églises champenoises : de 150 à 200 tonnes par an.

Cette craie a également alimenté les fours à chaux de la région pour donner une *chaux* employée par les maçons jusqu'au début du XIXe siècle bien qu'elle n'ait pas été de bien bonne qualité.

La poudre de craie.

La finesse et la pureté de la craie de la région châlonnaise font que très tôt la poudre obtenue par le broyage à sec de cette craie a été utilisée en badigeon pour le blanchiment des murs de pierre et des cloisons enduites de torchis (document de 1644) puis pour le nettoyage des objets en argent, en cuivre et en verre, peut-être aussi pour le dégraissage des draps. A Chepy et à Troyes sont produites, au XVIIIe siècle, les poudres de craie auxquelles on donne les dénominations de *blanc de craie, blanc de Chepy, blanc de Troyes, blanc de Champagne* et plus tard *blanc d'Espagne*, probablement par assimilation avec une poudre fabriquée en Espagne.

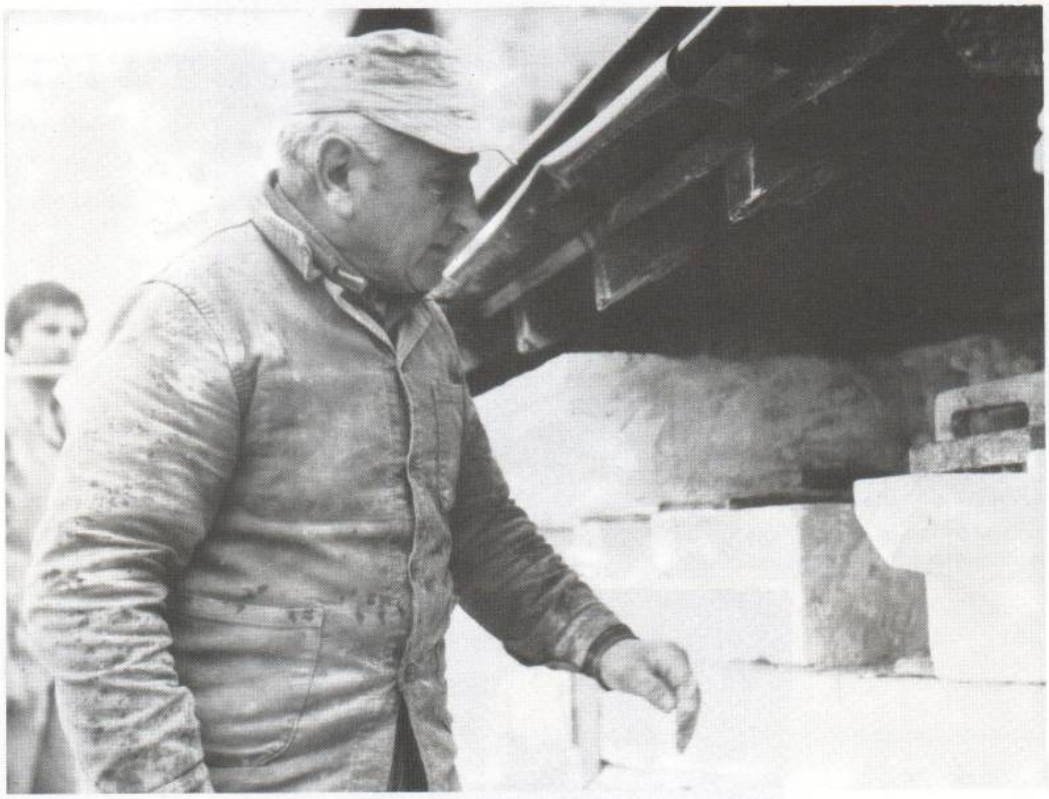
Dans les registres d'état-civil (donc après 1789) de Chepy, on trouve l'appellation

Le port de Chépy en 1908. Du haquet à la péniche. Chargement des blocs

Eglise en craie
de Courtisols-St-Memmie

Le port de Chépy.
Les transporteurs de craie

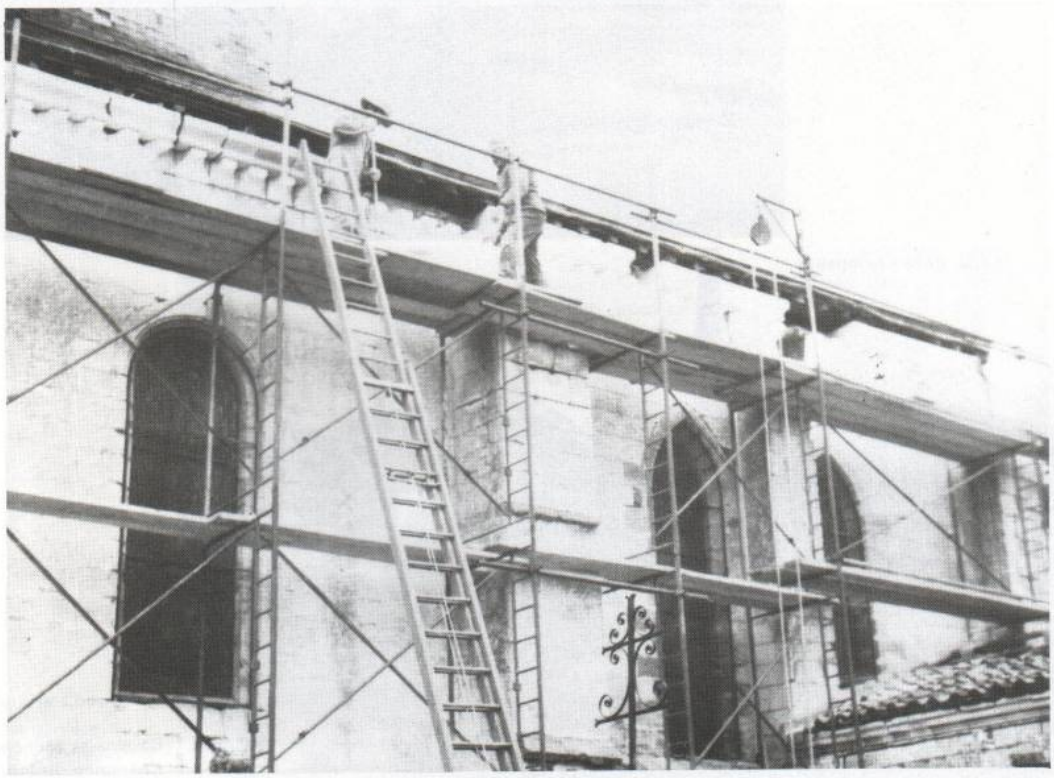
Maison en craie
à Courtisols-St-Memmie

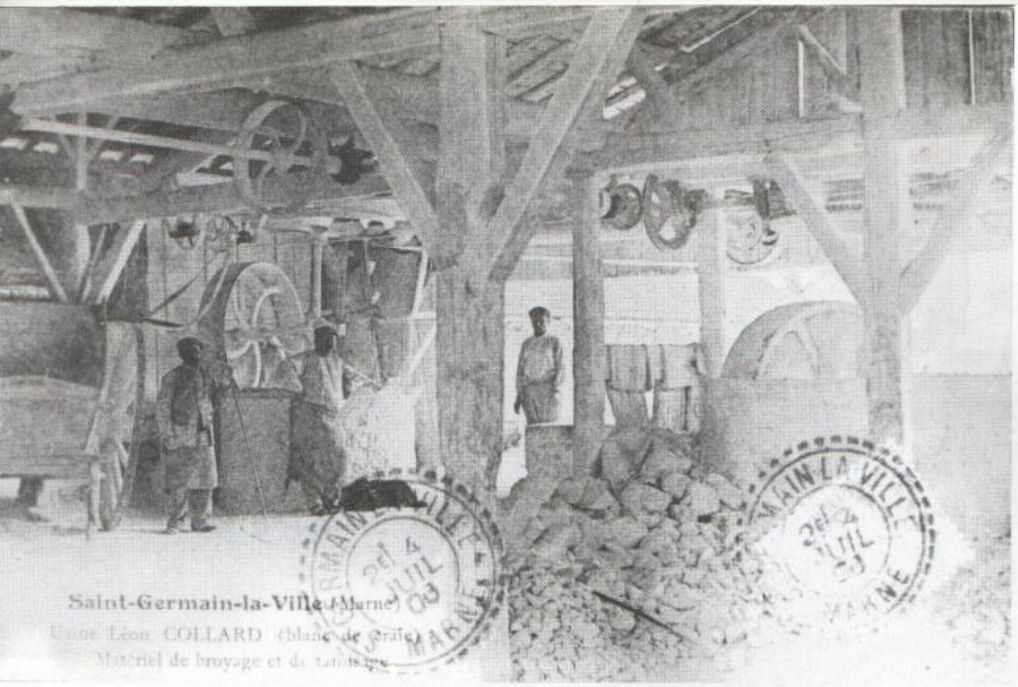


« *fabricant de blanc* » pour Valleré Louis en 1823 et celle de « *fabricant de blanc d'Espagne et cabaretier* » pour Henry Jean-Baptiste en 1826. Avant 1789, les registres paroissiaux ne faisaient pas mention de la profession des personnes figurant sur les actes.

A la fin du XVIIIe siècle, Chepy a des

Restauration d'une corniche en l'église de Montcetz-Longevas (1980)





Broyeurs de craie

Au premier plan,
les bassins de décantation
et de sédimentation.
A l'arrière, les séchoirs

Bassins et séchoirs.
Cheminée du four

Le pelotage du blanc.

Rangement des mottes dans les séchoirs

Saint-Germain-la-Ville (Marne) — Usine Léon COLLARD - Le pelotage du blanc de craie

Saint-Germain-la-Ville
(Marne)
Usine Léon COLLARD
(blanc de craie)
Le Personnel

Ouvriers d'une usine de blanc devant les séchoirs

Saint-Germain-la-Ville (Marne) — Usine Léon COLLARD (blanc de craie)
Le chargement au bateau

Port de Chepy.
Chargement d'une péniche de sacs de blanc

ateliers de blanc. En 1845, 9 ateliers emploient 30 ouvriers et vendent pour 3 000 F de blanc. Huit ateliers fabriquent 1 200 tonnes de blanc en 1856. Vers 1870, des ateliers sont créés à Saint-Germain-la-Ville. En 1874, Chepy et Saint-Germain produisent ensemble 5 500 tonnes de blanc, puis 7 500 tonnes en 1884 et 12 000 en 1900, date à laquelle Plüss et Staufer transportent leur usine de Châlons à Omey. Chepy, Saint-Germain, Pogny et Omey vendent 15 000 tonnes de blanc et 25 000 tonnes de craie brute en 1912.

Les ateliers de Chepy cessent leur activité en 1923 et une usine s'installe à La Veuve en 1924.

Après la guerre de 1939-1945, les petits ateliers vont disparaître les uns après les autres et laisser le monopole du blanc à la S.A. Omya, de sorte que la production de l'usine d'Omey qui est de 100 000 tonnes en 1947 passe à 300 000 tonnes en 1960 et à 535 000 tonnes en 1979. De son côté, l'usine de la Veuve, qui produit aussi du blanc, a le monopole de la craie sciée.

Utilisation de ce blanc.

A ses débuts, il sert à la fabrication de badigeons et au nettoyage d'objets en métal. Avec l'huile de lin, il donne le mastic des vitriers. L'industrie pharmaceutique, celle des peintures et badigeons, celle du caoutchouc et des matières plastiques et depuis peu l'industrie du papier en consomment d'énormes quantités avec des exigences de plus en plus grandes quant à la finesse et à la blancheur. Ce sont là les principales utilisations du blanc de craie dont la production va croissant.

Fabrication du blanc dans les ateliers d'autrefois.

La pureté de la craie de cette région a permis de fabriquer du *blanc brossé* ou *cardé*. Des brosses métalliques montées sur cuir détachaient de fines particules en passant sur les grands blocs de craie. On a aussi produit *le blanc pulvérisé* par broyage à sec suivi d'un passage dans des pulvérisateurs rotatifs puis sur des tamis.

Pour obtenir un blanc plus fin, plus pur et plus blanc, la poudre était traitée par l'eau : c'était *le blanc lavé*. La craie était alors lavée sous l'eau par une meule verticale entraînée par un cheval ou la force hydraulique, plus tard par une machine à vapeur. L'eau emmenait la craie broyée dans une série de bassins où elle abandonnait d'abord, par décantation, ses impuretés telles que l'argile et parfois des grains de sable, de silice et où elle sédimentait ensuite en donnant une pâte de carbonate de calcium à peu près pur. Cette boue séchait durant trois semaines environ, après quoi, des ouvriers la fragmentaient avec une bêche spéciale qui lui donnait la forme de mottes. Ces mottes étaient placées sur des plaques de craie qui

L'excavatrice moderne. Sept à huit tonnes d'un coup de dents

absorbaient pendant 24 heures l'excès d'eau puis elles étaient rangées sur les planches des séchoirs. Elles y demeuraient une huitaine de jours après quoi elles étaient broyées par des pulvérisateurs rotatifs. La poudre était mise en sacs de 50 et 100 kg. Longue de quelque 3 mois, cette préparation ne pouvait être pratiquée qu'à la belle saison.

A partir de 1925, certains ateliers appliquèrent des techniques mécanisées beaucoup plus rapides. A la sortie des broyeurs, la bouillie de craie épurée dans une canalisation spéciale, était transformée en pâte pressée par un filtre rotatif. Elle séchait ensuite en 20 minutes dans un four à 300°. Enfin, désagrégée, blutée, elle était ensachée. Les deux méthodes ont été employées jusqu'à la fermeture de ces ateliers après 1945.

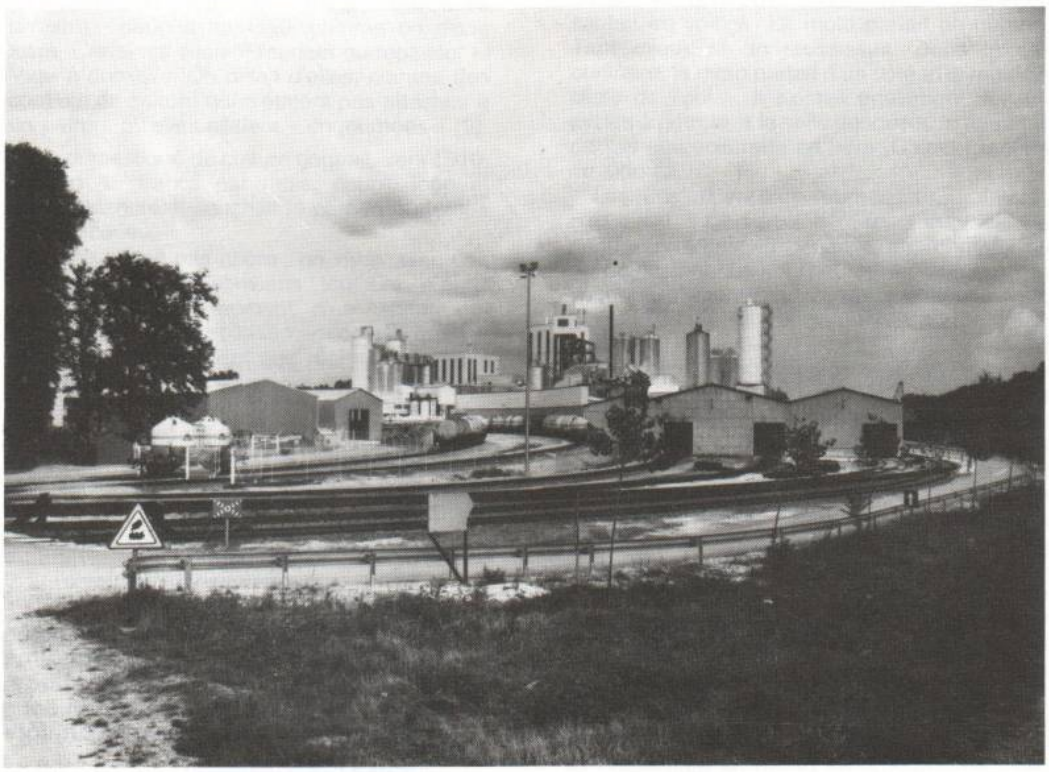
Blanc brossé et blanc pulvérisé, n'étant pas épurés, exigeaient des craies bien sèches et de grande pureté. C'était au carrier de bien choisir ces craies et de les faire sécher. De plus, pour le blanc brossé, il devait tailler de grands blocs bien équarris.

Aujourd'hui, l'usine d'Omey transforme en blanc plus de 2 500 tonnes de craie par jour. Plusieurs qualités sont produites, toutes très fines et pures. Une petite partie de ce blanc est convertie en craie moulée cylindrique à écrire par l'usine Omyacolor de Saint-Germain-la-Ville.

La craie naturelle sciée.

Les ateliers de Pogny, Mareuil-sur-Ay, Bisseuil, Athis ont scié la craie naturelle à écrire au cours des dernières décennies du XIXe siècle et des premières du XXe. En 1956, l'usine de La Veuve a pris le relais de celle de Pogny. Dans les années 1960, elle produisait de 160 000 à 180 000 boîtes de 8 cm de longueur et de 8, 12, 15 ou 20 mm de section carrée et de 155 000 à 180 000 kilos de prismes de 10 cm aux sections multiples de 5, de 15 à 40 mm. La concurrence de produits de remplacement fait baisser considérablement la demande de craie naturelle sciée. Le sciage exige de grands blocs d'une craie sans silex, traçante mais solide, des blocs d'une compacité parfaite. Il fallait la connaissance du matériau et la main des carriers de Chepy pour choisir et extraire ces blocs.

L'usine de blanc de craie d'Omey (Marne)



ÉVOLUTION ET FIN D'UN ARTISANAT

D'après la statistique de l'industrie minérale, le département de la Marne possédait, en 1865, 126 carrières de craie, dont 26 souterraines et 100 à ciel ouvert avec 376 carriers au total. Chalette en notait 300, en 1844.

En 1930, trente carriers extraient la craie des carrières de Chepy. Vingt-sept d'entre eux exploitent en galeries souterraines durant l'hiver, à ciel ouvert à la belle saison. Trois seulement ne travaillent qu'à ciel ouvert. Dans les carrières voisines, on exploite activement à ciel ouvert. Saint-Germain-la-Ville a 6 carrières, Pogny en a 16, Omey 20, La Veuve 12. Mais la guerre de 1939-1945, puis la concurrence de l'usine d'Omey ont porté un coup sévère à l'exploitation artisanale qui n'est plus en mesure de commercialiser elle-même sa production. En 1946, Chepy n'a plus que 13 carriers, 7 en 1955, 6 en 1963, 3 en 1971, 2 en 1975. Et la carrière n'a plus d'artisan-carrier à compter du dernier jour de 1980, année du patrimoine.

L'extraction artisanale de la craie à bâtir et de la craie à scier s'est éteinte avec le départ en retraite des deux derniers artisans carriers de la Champagne châlonnaise, René et André Parjoie, le 31 décembre 1980.

Il reste l'exploitation industrielle de la craie à broyer pour la production du blanc. L'énorme excavatrice qui brise les bancs sur 4 ou 5 m de hauteur pour en arracher 7 ou 8 tonnes de craie d'un coup de dent, a remplacé la hache dans la main du carrier. Elle extrait en un jour ce que le carrier tirait en deux années de labeur pénible. Elle plante aveuglément ses crocs dans le front de taille ; le carrier, lui, connaissait sa craie, savait où et comment « la prendre », la manipulait avec précaution, presque avec amour.

L'année 1980 marque la fin d'un artisanat et celle d'une longue lignée de carriers de la craie.

André GERDEAUX.

Aux lecteurs de cette Revue qui voudraient en savoir plus sur la craie de la Champagne châlonnaise, nous faisons connaître l'étude de M. André Gerdeaux, parue dans les **Mémoires de la Société d'Agriculture Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne.** *T. XCVII. Année 1982. P. 197 à 240 (Châlons-sur-Marne, Hôtel du Vidamé, 13 rue Pasteur), sous le titre* **La carrière de craie de Chepy à exploitation artisanale, en Champagne châlonnaise.**

Autrefois... Pougy *(Suite et fin)* *

Le premier mai, les jeunes gens allaient poser les « mais », ce qui se fait encore dans beaucoup de villages. On dressait une aunelle devant la maison où habitait une jeune fille en âge d'être mariée. Mais gare à celle qui était réputée... lègère ! On la gratifiait, en plus, d'une branche de marronnier. Ce n'était pas empreint de la plus élémentaire courtoisie, c'était plutôt une démonstration piquante qui prêtait à bien des suppositions.

Puisqu'il est bon de tout rappeler dans une telle rétrospective, et cela sans méchanceté, il faut dire que lorsqu'on apprenait qu'un couple faisait une entorse à la fidélité conjugale, on le « cornait ». Quelques jeunes gens, qui n'avaient pourtant pas mauvais esprit, allaient, le soir, vers 9 ou 10 heures, dans les prés en dehors du pays, munis d'un verre de lampe dans lequel ils soufflaient très fort, imitant ainsi le son d'une trompe. C'était lugubre dans l'obscurité et, lorsque j'étais enfant, cela m'effrayait car la nuit n'était généralement troublée que par le hululement de la chouette. Il est évident que les personnes concernées n'avaient pas à en être très fières.

Les femmes faisaient la lessive à la rivière. Il y avait deux lavoirs, l'un sur l'Auzon, l'autre sur le Longsols. Certaines d'entre elles étaient des lavandières de profession c'est-à-dire qu'elles lavaient « pour le monde » comme on disait alors. Certaines allaient repriser ou repasser le linge à domicile. On disait d'elles, comme des commis de culture qui n'étaient pas attachés à un patron, qu'elles allaient « en journées » (9).

Un domestique de culture gagnait, vers 1910, environ 45 francs par mois, nourri, logé et parfois blanchi. Il couchait la plupart du temps dans l'écurie.

La vie n'était pas chère ; on vivait avec peu d'argent. Je me souviens toujours d'avoir entendu dire à ce moment, d'un habitant qui avec cessé son exploitation agricole et que j'ai bien connu, qu'il n'était pas malheureux car il avait pour vivre... 3 francs par jour. Il s'appelait M. Simonnet. Le « père » Simonnet faisait figure de rentier.

Par endroits, les arbres étendaient leurs branches au-dessus de la rue et il n'était pas rare de voir les pigeons ramiers y établir leur nid, à quelques mètres seulement au-dessus du trottoir. Mais l'élagage survint lorsqu'on installa l'électricité dans le village.

La première auto que j'ai vue appartenait au docteur Bertrand de Nogent-sur-Aube. C'était ce qu'on appelait « un vis-à-vis ». Les quatre personnes qui pouvaient y prendre place étaient placées face à face. Le volant du véhicule n'était pas incliné mais vertical. La mode consistait, pour le conducteur, à porter un gros manteau « en peau de bique ». Il avait une casquette à visière en cuir qu'il retournait parfois à cause de la vitesse... car on atteignait le 50 à l'heure. Il portait aussi d'énormes lunettes. Les dames avaient un vaste chapeau (c'était la mode) retenu au cou par une grande voilette, ce qui ne manquait pas d'élégance. Dans ces premières voitures, il n'y avait pas de capote, autant que je me souvienne. L'engin était bruyant ; on l'entendait venir de loin et, lorsqu'il montait la côte, à l'entrée du village, il faisait penser à une sirène. Plus tard, M. Durand, le tailleur, devait acquérir un véhicule semblable qui faisait autant de bruit et dont la mise en route s'effectuait, bien sûr, à la manivelle. Les phares fonctionnaient à l'acétylène.

Les motocyclettes avaient fait leur apparition à peu près dans le même temps. Mon père en possédait une. Elle était assez haute, très lourde, avec un grand guidon ; le réservoir était plat et portait en lettres entrelacées F.N., marque d'une manufacture belge, je crois. Bien entendu, il n'y avait pas de démarreur automatique. Pour la mettre en marche, il fallait courir une centaine de mètres en fermant le décompresseur qui se trouvait à la poignée droite du guidon. Au bout de la course on le lâchait et on sautait en voltige. La moto partait en trombe. Tant mieux si on réussissait. Dans le cas contraire, la moto partait d'un côté et le motocycliste de l'autre. Il existait également des tricycles à pétrole, à la selle desquels on attachait parfois une voiturette en osier. C'était l'ancêtre du side-car.

Les rues étaient alors animées. Les habitants circulaient à pied pour faire leurs courses. De nombreux attelages partaient aux champs ou en revenaient suivant l'heure, dans un bruit de voitures cahotantes. L'ambiance était agréable. Maintenant le village semble désert à toute heure de la journée. Les jours d'hiver étaient courts ; on ne connaissait pas la « nouvelle heure ». A 16 heures, en décembre, il faisait presque nuit. On se rattrapait lorsque les jours grandissaient. Il arrivait souvent qu'on ne faisait qu'une « attelée » c'est-à-dire qu'on ne revenait pas déjeuner. L'aller et retour pour se rendre au lieu de travail durait parfois si longtemps, au pas d'un cheval, surtout si l'endroit était éloigné, que c'était le meilleur moyen d'assurer un rendement dans le travail. Que peut-on penser de tout cela, alors qu'actuellement on moissonne encore à minuit avec des engins énormes qui effectuent en un temps record le travail que faisaient à cette époque plusieurs personnes, en plusieurs jours.

La rue appartenait aussi bien aux chiens qui se couchaient au milieu de la chaussée sans

* Voir les nº 82 et 83 de FOLKLORE DE CchampagNE.

(9) Voir Folklore de Champagne, nº 49. **La lessive.**

risque d'être écrasés qu'aux troupes d'oies qui s'y dandinaient.

Mes parents tenant un café, mon père avait acheté pour distraire les clients, un phonographe à large pavillon qui diffusait des airs variés et des chansons comiques. Cet appareil lui avait été vendu par M. Couturier de Lesmont, propriétaire d'un magasin de quincaillerie bien achalandé. L'été, le dimanche, lorsque le temps le permettait, mon père ouvrait une fenêtre donnant sur la rue, installait le phono sur une table proche et « passait » quelques disques pour intéresser les passants car c'était à ce moment une invention extraordinaire. Parfois un petit groupe se formait et écoutait avec curiosité. Parmi les auditeurs il y avait souvent une brave dame qu'on appelait familièrement Polyte et qui venait écouter « la parleuse à René » (prénom de mon père). Pour ma part, lorsque j'entendais un ténor interpréter un air d'opéra, je croyais fermement que c'était M. Couturier, le vendeur d'appareil, qui chantait. J'avais cinq ans.

Au mois de mai, sortant de l'église où nous avions suivi le « chemin de la croix » ou « le mois de Marie » ou bien encore le catéchisme, nous allions, mes camarades et moi, jouer à la guerre (déjà) dans les fossés du vieux château, avec des arbalètes ou des fusils de bois.

Dans les trois jours qui précédaient le dimanche de Pâques, alors que les cloches étaient parties à Rome (j'y croyais fermement), on ne sonnait pas. Les enfants de chœur prenaient alors un réel plaisir à faire le tour du village avec une crécelle qu'on appelait **brouan,** pour informer les habitants des heures des offices (10).

Tous ces petites faits ne présentent sans doute qu'un intérêt très relatif pour les jeunes d'aujourd'hui, mais je crois que beaucoup de mes camarades qui les ont connus retrouveront dans ces lignes les moments passés d'une époque où il faisait bon vivre, où on se couchait sans souci du lendemain puisque la valeur de l'argent ne variait pas. On ignorait ce qui se passait à 100 km de chez soi, à part les personnes (et elles étaient peu nombreuses) qui avaient les moyens d'acheter le journal à 1 sou.

La radio était évidemment absente. Bref ! on vivait heureux.

Il me semble que, dans ma jeunesse, il neigeait beaucoup plus que de nos jours. La couche était parfois si épaisse qu'on s'y couchait « pour faire son portrait ». On en faisait de gros rouleaux avec lesquels on fabriquait des bonshommes de neige qu'on bombardait ensuite ; les batailles de boules étaient courantes.

Chaque hiver, tout près du village, le pré à Lavigne était inondé par l'Auzon. L'eau gelait ensuite à tel point qu'on pouvait y aller glisser sans risque ; on disait qu'on allait « virer ». On le faisait également d'ailleurs, dans les caniveaux du village dans lesquels se déversait le purin venant des fermes.

Au cours de l'hiver et au printemps, le bourrelier se rendait dans certaines exploitations agricoles possédant plusieurs chevaux pour faire le « rhabillage ». Il s'abritait sous l'avancée de la grange, vérifiait et réparait les harnais et les colliers dont il faisait le « rembourrage ». On venait le chercher en voiture car il utilisait une cardeuse à main qui servait à démêler le crin employé à cet usage. Il exerçait ces travaux en silence et enduisait tous les articles avec un liquide qui dégageait une odeur très forte. Ce travail durait parfois plusieurs jours suivant l'importance de la ferme (11). Dans certaines

(10) Voir Folklore de Champagne, nº 59. **Les roulées.**

(11) Voir Revue du Folklore de l'Aube, nº 25. **Le bourrelier.**

Le « marchand de lapins ». 1922.
Il assurait aussi les « messageries » entre Chatillon-sur-Broué et Vitry-le-François. Coll. Daunay. Amance.

d'entre elles, il y avait jusqu'à 6 et 8 chevaux. Mais beaucoup de petits cultivateurs n'en possédaient qu'un ou deux pour exploiter quelques arpents de terre (un arpent = 42,16 ares dans la commune). Ils en tiraient un maigre revenu et vivaient chichement, apparemment sans désirs et sans ambition.

Maintenant, il n'y a même plus dans le village un seul de ces serviteurs dociles. Les chevaux moteur les ont remplacés. A cette époque, on partait aux champs au pas du cheval ; il fallait, pour aller à l'autre extrémité du finage, parfois 3/4 d'heure ; si on s'y rendait avec une voiture, on s'asseyait sur le côté ; la voiture allait cahotant dans les ornières. Si on allait avec un cheval non attelé, on s'asseyait en amazone, en se laissant bercer par le pas régulier de l'animal. On avait alors le temps d'observer et de réfléchir et le travail se faisait malgré tout avec régularité et suivant un rite bien établi qui se perdait dans un lointain passé. L'hiver, les journées de travail étaient courtes, mais on se rattrapait à la belle saison. Là, on ne comptait plus les heures et personne ne s'élevait contre ce genre de vie, calme, très calme, si régulière et si bien réglée qu'on arrive parfois à la regretter.

Il y avait à Pougy deux maisons bourgeoises qui existent toujours. L'une, notamment, était appelée le « château ». Elle était occupée par Mme Loisif et l'autre par Mme Pillot dont la fille était mariée à M. de Fouquières qui était alors, paraît-il, chef de protocole à l'Élysée. Cette maison avait été vers la fin du siècle dernier la demeure de M. Lignier, un député qui tint une place importante dans la vie politique du département.

Je n'ai jamais pu savoir si la demi-mondaine de l'époque, Liane de Pougy, dont la renommée fut grande en même temps que la belle Otéro, avait un lien avec mon village, mais il fut quelques personnes qui semblèrent l'assurer sans pouvoir toutefois donner des précisions sur son identité réelle (12).

Lorsque les jeunes gens étaient en âge de partir au régiment, on les appelait les conscrits. Ils allaient « passer la revue » au chef-lieu de canton, accompagnés des « sous-conscrits » qui seraient appelés l'année suivante. On disait aussi qu'ils allaient « tirer au sort » car, à la fin du siècle dernier, c'était vraiment le sort qui décidait de l'avenir du jeune homme. S'il tirait un bon numéro, il était exempté du service militaire. Un autre partait à sa place. Ce régime avait pris fin vers 1900.

En revenant au village, après cette formalité qui avait lieu en présence des maires du canton et d'un médecin major, les conscrits accrochaient de grandes cocardes multicolores au revers du veston ; ceux qui étaient « pris » arboraient en plus une sorte de broche assez importante sur laquelle on lisait « Bon pour le service ». Ils n'en était pas peu fiers (le même enthousiasme ne règne pas dans la jeunesse actuelle). Les sous-conscrits arboraient moins d'attributs. Ils se contentaient d'une barrette portant l'inscription « Bon pour les filles ». Ce sera leur tour l'année suivante. Il y avait au chef-lieu de canton, devant la salle de la mairie où se déroulait la revue, un petit marchand ambulant, vendant tous ces gadgets et qui faisait, en peu de temps, une bonne recette.

Le service militaire qui était à ce moment de 3 ans, ne fut ramené à 2 ans qu'après la première guerre mondiale. Et c'est ainsi que bien des jeunes du village qui étaient sur le point d'être rendus à la vie civile en octobre 1914, effectuèrent en supplément les quatre années de guerre. Sept ans de présence sous les dra-

(12) Liane de Pougy. Née dans l'ouest de la France. la future princesse était d'authentique noblesse et fille d'un officier de marine. N.D.L.R.

Le train Scotte

peaux. Alors que l'on préconise actuellement une incorporation de 6 mois.

C'était l'époque des lampions que l'on accrochait au guidon de la bicyclette et qui s'enflammaient au moindre vent. Si le gendarme (à cheval ou à bicyclette) vous arrêtait pour défaut d'éclairage, il suffisait de lui montrer la carcasse du lampion brûlé (ce qui prouvait que vous vous étiez mis en règle et ne pouviez faire mieux) et vous n'aviez pas de procès.

Je me souviens de l'installation du téléphone, ce qui fut un événement certain car on s'émerveillait de toute nouvelle invention dans le domaine technique.

Peut-être ai-je omis de parler de certaines choses. Bien que ma mémoire soit bonne, il se peut que quelques faits m'aient échappé. Mais ce que je constate avec peine, c'est la diminution de l'importance de mon village qui ne compte plus maintenant que 238 habitants au dernier recensement (13). Il ne reste qu'un boulanger, un épicier, un mécanicien auto et un mécanicien en machines agricoles, un menuisier, une entreprise de maçonnerie, un bureau de poste avec facteur-receveur, une buvette tabac. Les bâtiments de la Coopérative agricole qui vient d'être transférée à Verricourt sont inoccupés. Ce transfert est préjudiciable pour Pougy car cette exploitation était une source de revenus pour le budget communal.

Je pense avoir fait un exposé assez complet de la situation de ma petite commune entre 1900 et 1914.

Certains détails, dans leurs simplicité, prêteront peut-être à sourire, d'autres pourront intéresser ceux qui ignorent l'importance qu'avait la localité et ses coutumes, il y a près de 80 ans.

Je n'ai pas cherché à faire de la prose mais à parler simplement de Pougy. Et je suis certain que mes amis d'enfance qui liront ces lignes éprouveront une certaine nostalgie de ce passé, en songeant à cette « Belle Époque » dont on parle tant, que l'on semble regretter, où on vivait de peu, manquait de tout, et dans laquelle cependant, on se trouvait heureux.

« Ah ! qu'il était beau, mon village,
Mon pays, mon beau pays. »

André BIENAIMÉ.

(13) Au dernier recensement officieux, Pougy compte plus de 40 personnes âgées de plus de 65 ans avec une doyenne, Mme Jeanne Martin, née Bienaimé qui a 99 ans. Il est à craindre que, dans quelques années, le village compte moins de 200 habitants.

Errata

Page 82-43.
Paragraphe 2, deuxième colonne. Lire : l'enseigne GEORGE fils et non GEORGE Félix.

Page 82-44.
Paragraphe 3, première colonne. Lire : M. PEYTHIEU et non Paythieu.
Paragraphe 2, deuxième colonne. Lire : M. SAUVAGEOT et non Sauvage.
Paragraphe 6, deuxième colonne. Lire : le Père BERGEON et non Berger, ainsi que : sacristain Emile NOLLEZ et non Mollez.

Page 82-45.
Paragraphe 5, cinquième colonne. Lire : MM. COLLIER frères et non Collin.

A la recherche de sainte Hélène.

Dans notre dernier bulletin, nous avons demandé qu'on veuille bien nous signaler les lieux de notre province où il apparaîtrait qu'un culte ait été rendu à sainte Hélène.

Louis Réau (*Iconographie de tous les saints...*) précise qu'un moine bénédictin de l'abbaye d'Hautvilliers aurait enlevé de Rome, le corps d'Hélène et l'aurait fait accueillir en son monastère. Cette sainte était la mère du premier empereur chrétien Constantin. Elle serait morte en 329, deux ans après l'Invention de la Croix et sa légende est liée à cette découverte.

D'après saint Ambroise, Hélène trouva dans une citerne les trois croix du Golgotha ; une inscription lui permit de reconnaître la croix du Christ.

Une autre version prétend que le lieu où étaient enterrées les trois croix lui fut révélé par une vision. Il s'agissait d'un puits qui fut vidé et creusé jusqu'à ce qu'apparaissent les croix. Quand l'une d'elles fut approchée d'une femme mortellement malade, la mourante ouvrit les yeux, se leva soudainement et l'on reconnut ainsi la « vraie » croix.

Dans une troisième version, il ne s'agit plus d'une femme malade qui guérit, mais d'un mort que la croix ressuscite.

Enfin, la légende Dorée prétend que c'est un Juif du nom de Judas qui connaissait l'emplacement où se trouvait la croix du Sauveur. L'impératrice Hélène le fit jeûner pendant plusieurs jours au fond d'un puits jusqu'à ce que, torturé par la faim, il se décide à parler.

On reconnaît Hélène, dit toujours Réau, à ce qu'elle porte habituellement la couronne et le manteau impérial. Elle peut serrer la croix entre ses bras, à moins qu'elle ne soit représentée debout, à côté d'elle. Ses attributs sont souvent la couronne d'épine et les trois clous de la crucifixion.

Auriez-vous reconnu sainte Hélène, en une statue, un vitrail, une bannière ?

La pain dans la fontaine.

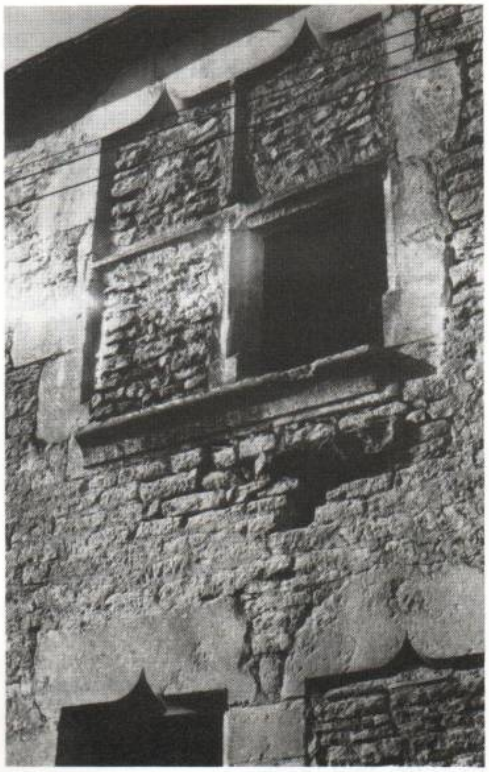
Un commentateur de radio faisait état, le 25 février dernier, d'une source près de laquelle se rendaient les jeunes filles. Celles-ci jetaient dans l'eau, chacune un morceau de pain, attendant qu'il surnage, cette condition apportant ainsi la preuve de leur virginité.

Chez nous, c'est à Saint-Lupien (A) qu'on jetait du pain (émietté) dans la source dédiée au saint patron du village. Cela se renouvelait tous les ans, le 4e dimanche de carème, appelé pour cela le « dimanche des petits poissons ». (1)

Mais le sens originel est perdu, de ce geste symbolique.

Impôts sur les portes et fenêtres.

Pour fuir cet impôt, les propriétaires de maisons, jadis bien ouvertes et bien éclairées, n'hésitaient pas à condamner de nombreuses ouvertures. La photo ci-contre nous en donne un exemple. Au rez-de-



chaussée, une seule fenêtre subsiste en cette construction du XVIe siècle, à Avirey (A).

A l'étage, on a fait obturer les trois quarts d'une fenêtre à meneaux que le fisc de l'époque prétendait imposer comme quatre.

Quelques erreurs.

Dans notre nº 81, nous avons fort mal localisé quelques villages et nous nous en

(1) FOLK. CH. nº 32-16

excusons. M. Claude Prestat nous signale à juste titre qu'AMBRIERES n'est pas en Haute-Marne mais dans la Marne, ainsi que SAINT-EULIEN. D'autre part, il faut citer BRION-SUR-OURCE en Haute-Marne et non dans la Marne.

André Bailly. Hortes et son histoire.

C'est un ouvrage de 70 pages que nous offre M. Bailly, dont il faut louer le contenu et la présentation.

L'illustration abondante est assurée en grande partie par des reproductions de cartes postales anciennes qui viennent conforter ce que nous dit l'auteur du vécu historique de ce village haut-marnais.

Il est dommage que M. Bailly n'ait pas consacré une page au moins de son ouvrage au « folklore ». Mais n'oublions pas qu'il est déjà l'auteur d'un glossaire du parler de Hortes. Rendons-lui pourtant cet hommage de n'avoir pas tout à fait oublié les « arts et traditions » qu'il a su tout au moins évoquer sinon développer, dans son texte, et par l'image.

Les croix.

Comment l'emplacement des croix (dites croix de chemin) a-t-il été choisi ? Indiquent-elles les limites du finage ? En déterminent-elles l'orientation ? Sont-elles là pour rappeler quelqu'accident ou pour signaler une particularité du lieudit ?

Nous aimerions que quelque uns de nos correspondants acceptent de mener une enquête à ce sujet dans une commune rurale champenoise qu'ils connaissent bien. A condition qu'ils aient la possibilité de consulter le cadastre et d'accéder à certains documents plus anciens (car les croix n'ont pas toutes survécu).

A chacun des correspondants qui s'engagera à tenter cette enquête dans le village de son choix, nous ferons parvenir un dossier que nous lui demanderons de compléter.

Merci de nous écrire. Merci de votre aide éventuelle.

Termes de mariniers.

Tiqueur : ouvrier qui s'occupe du flottage des bois.

Aller en valant : partir sur une brèle, au fil de l'eau, vers l'aval.

Nous aimerions qu'on puisse nous confirmer l'emploi de ces termes dont on nous dit qu'ils ont été utilisés à Brienne (Aube).

Les centenaires.

Mme Guillemaille, d'Allibaudières, à qui nous avions envoyé le nº 45 de notre Revue nous écrit :

« M. Lucien Prut, dit Finette, qui est enterré à Allibaudières, fut l'employé agricole de ma grand-mère pendant de nombreuses années. Celle-ci s'est retrouvée veuve à 25 ans, avec mon père comme fils unique. Son mari avait été tué lors de la guerre de 1914.

M. Prut partit en exode avec ma grand-mère. Il était considéré plus comme un membre de la famille que comme un salarié.

C'est mon père qui le fit entrer au Petit Saint Nicolas, à Troyes, alors qu'il était âgé d'environ 80 ans. Il en revint, à pieds. On le fit admettre à l'hospice d'Arcis-sur-Aube mais il n'admettait pas d'y rester ; c'est pourquoi il revenait fréquemment chez mes parents, à Allibaudières.

Il a bercé mon frère né en 1947 et disait à maman : [Vous lui direz plus tard que j'ai également pris dans mes bras son grand-père et son père].

C'est papa qui prit l'initiative d'inscrire sur sa tombe : mort à 103 ans ; cela valait mieux que d'obliger les passants à faire la différence entre son année de naissance et l'année de sa mort, pour ainsi constater qu'il avait vécu centenaire ».

Collections Safac.

Monsieur Meligne, de Neuville-sur-Seine, a fait don à la Safac, d'un tripot. Nous n'avons eu à débourser que la somme nécessaire au transport de l'engin.

La Safac remercie très sincèrement le donataire.

La manivelle.

La manivelle fut, a dit M. Gabriel Groley, un engin tout à la fois contraignant et libérateur. Elle fut l'élément indispensable qui permit à l'homme d'utiliser certains engins comme le touret du puits, le coupe-racine, la meule à affûter, le limonaire... Mais elle demandait des bras pour la faire tourner. (*)

Elle évoque probablement, pour nous, en tous cas pour les plus âgés d'entre nous, comme pour M. Groley de nombreux souvenirs.

Cette manivelle ne serait-elle pas, pour nous, un beau sujet d'album ? Un numéro consacré à la manivelle pourrait recueillir nos émotions d'antan. Par la photo, le dessin, le texte, l'anecdote... C'est une idée à exploiter. Des souvenirs à retrouver.

Prenons nos plumes. Appuyons sur le déclancheur de notre appareil photo. Pendant qu'il en est temps encore.

Vous ne voyez pas ? Pourtant, combien de manivelles dans les ateliers des anciens artisans, celle de la refouleuse, de la perceuse du maréchal, celle de la grande roue qui entraînait le tour du charron ou le dévidoir du bonnetier. La manivelle du frein de la cariole, celle des vannes du moulin, celle du système qui permet de manœuvrer le plancher du lavoir. Le phono, le moulin à café avaient aussi leurs manivelles.

Profitez donc de vos vacances pour recenser les manivelles et communiquez-nous le résultat de vos investigations.

* Société Académique de l'Aube, avril et mai 1983.

Folklore de Champagne

Société des amateurs de folklore et arts champenois
Rumilly-lès-Vaudes 10260 St-Parres-lès-Vaudes C.C.P. : SAFAC 16832-44 U Paris

Au service des Arts et Traditions de la Champagne **Aube - Marne - Hte-Marne**

Le numéro 2		9 F
29	Val Perdu (réédition)	12 F
31	Costumes Saint-Dizier - Wassy	9 F
43	Saint-Hubert et la rage	9 F
44	Au feu, les pompiers	9 F
45	Centenaires	9 F
46	Vigne en foule	9 F
47	Il était une fois	9 F
50	Poids et mesures	9 F
51	Danse mon enfant	9 F
52	Cloches et sonneurs	9 F
54	Taques de cheminées (I)	9 F
55	Taques et styles (II)	9 F
56	Le Cordier en tilleul	9 F
57	Vieux bal à Celles	9 F
58	Les empiriques	9 F
59	Les roulées	9 F
61	Le carillonneur	9 F
62	Des puits	9 F
64	Les archers	9 F
65	La foudre dans l'Aube	9 F
66	Le feu du ciel	9 F
67	Révolte des vignerons barséquanais	12 F
68	La faux	10 F
69	Une ferme à Channes	10 F
70	Maisons de Saint-André	10 F
71	Deux instituteurs en 1900	12 F
72	Le maréchal-forgeron	12 F
73	Le cochon	12 F
74	Le charron et la roue	12 F
75	Révolte des vignerons marnais (I)	20 F
76	Montmort (Marne)	20 F
77	Saint-Vincent de Champagne	20 F
78	Vignerons marnais (II)	15 F
79	Brelleurs et mariniers	15 F
80	Parler de Rumilly	15 F
81	Répertoire	12 F
82	Fêtes en Champagne	15 F
83	Labours à Channes	12 F
84	La craie	12 F

A partir du 86 : abonnement 1984

Disque DANSE MA CHAMPAGNE

Safac 4 ..... **20 F**

Gigue de Bar-sur-Aube
Chiberli de Langres
Rondanse de Vendeuvre
Pioche des Riceys

Commandez la cassette DANSE MA CHAMPAGNE

Soyotte d'Aube
Accrebales de Vendeuvre
Claquettes de Vendeuvre
Olivettes de Bar-sur-Aube
Gigue de Villeneuve
Danse des Anguilles
Polka de l'Ardusson
Marche de Saint-Aubin
Gigue de Bar-sur-Aube
Chiberli de Langres
Rondanse de Vendeuvre
Pioche des Riceys
Soyotte de Fouchères
Gigue de Fouchères
Marguerite de Fouchères
Sicilienne de Fouchères
Marche Napoléon
Boulangère
Danse des serviettes
Valse Vienne
Quelques airs du carillon de Champignol

50 F

safac
84-31

OMYA
omyacolor
CRAIE